

**C. Waerzeggers, *The Ezida Temple of Borsippa: Priesthood, Cult, Archives, Achaemenid History 15*, Leyde, 2010**

**D. Charpin**

DANS **REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE** 2014/1 Vol. 108 , PAGES 210 À 210  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0373-6032

ISBN 9782130629177

DOI 10.3917/assy.108.0201e

Date de mise en ligne : 28/01/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-assyriologie-2014-1-page-210?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## COMPTES RENDUS

G. Marchesi & N. Marchetti, *Royal Statuary of Early Dynastic Mesopotamia*, Mesopotamian Civilization 14, Winona Lake, 2011.

Cet ouvrage est la reprise du livre de N. Marchetti, *La statuarie regale nella Mesopotamia protodinastica. Con un'Appendice di Gianni Marchesi*, Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie, Serie IX, vol. XXI, Fasc. 1, Rome, 2006. Les auteurs n'ont pas seulement publié une version anglaise de leur travail : ils ont eu le courage de profiter de cette opportunité pour en proposer une deuxième édition refondue et augmentée.

Dans son introduction, N. Marchetti se fait l'apôtre d'un recours systématique au contexte archéologique et plus précisément stratigraphique pour analyser les productions artistiques (ou plutôt, comme il le souligne, artisanales) de la Mésopotamie protodynastique : l'histoire de l'art ne peut reposer que sur une chronologie solide, pas sur des analyses stylistiques toujours discutables. La prise en compte des données épigraphiques n'a été effectuée qu'en un second temps.

L'ouvrage est organisé en six chapitres, écrits par l'un ou l'autre des auteurs (ci-dessous GM et NM). Le ch. 1 (NM) décrit les contextes archéologiques et la chronologie de la statuaire protodynastique (p. 11-96). Le ch. 2 (GM) fait le point sur le cadre historique (p. 97-128). Le ch. 3 (NM) présente la statuaire royale proto-dynastique (p. 129-154), tandis que le ch. 4 (GM) est consacré aux inscriptions qu'on trouve gravées sur certaines de ces statues. Sur ces bases, le ch. 5 (NM) étudie la royauté et la communication visuelle à l'époque protodynastique (p. 186-210). Le chapitre 6 (NM) présente les principales conclusions de l'ouvrage (p. 211-218), qui se poursuit par trois annexes (p. 219-247) : A. Remarques sur les temples proto-dynastiques (GM et NM) ; B. Les statues royales dans les textes administratifs (GM) et C. Note sur la translittération des textes et la transcription des noms propres (GM). Suivent une bibliographie, (p. 249-294) des index et enfin 65 planches (p. 311-374).

La question qu'on ne peut manquer de se poser est celle de la pertinence de l'approche retenue : la statuaire royale a-t-elle une spécificité ? Pour en décider, il faut traiter l'ensemble de la statuaire présargonique, pour déterminer si le fait qu'un roi soit représenté entraîne une spécificité. Le problème est que les inscriptions n'aident pas toujours à déterminer si la personne représentée est de statut royal ou pas (cf. la discussion p. 156-164). La réponse en définitive semble négative, puisqu'on relève « the lack of attributes or iconographies reserved exclusively for rulers » (conclusion, p. 213).

Le livre contient de très heureuses rectifications de lectures traditionnelles erronées. En ce qui concerne Mari, « Ištarat » disparaît au profit de Baššurat (p. 228 <sup>d</sup>*ba-sūr-ra-at*, à la suite de M. Kribnik, ZA 74, 1984, p. 165). On relève aussi l'abandon d'une lecture « Ebih-II » au profit d'un bien différent Yindin'il (p. 159 et n. 32), tout à fait convaincant. Ne le cachons pas cependant : le choix

fait par G. Marchesi de donner des transcriptions des noms propres aussi « scientifiques » que possible n'est guère heureux. Certes, il faut corriger les erreurs patentes, et de ce point de vue l'ouvrage n'est pas sans mérite. Mais quel gain procure l'abandon de Amar-Sîn en faveur de Amarzu'enak, ou de Ninurta pour Nin'urtâk ? Heureusement, l'appendice C (p. 237-247), après avoir expliqué les règles suivies, donne une table de concordance qui permet au lecteur désorienté de s'y retrouver (par exemple, il apprendra que Mes'uğêdug est la nouvelle lecture de Meska-lamduḡ).

Quelques remarques de détail pour finir :

– les auteurs semblent avoir oublié un fragment de statue signalé par A. Parrot, bien qu'il n'ait jamais été vraiment publié. Le fouilleur, dans sa description des « épaves » ayant échappé au pillage dont le « palais présargonique » a fait l'objet avant d'être incendié, mentionnait : « un buste, encore acéphale (M.4307) mais dont le dos (pl. XIII, 4) porte une inscription mentionnant le temple d'Ama-šumgal, c'est-à-dire de Dumuzi » (A. Parrot, *Syria* 42, 1965, p. 214). Voir désormais RA 106, 2012, p. 75-76.

– aucune indication ne figure sur la date de fin de la rédaction du manuscrit, mais certaines études de 2010 sont citées (Biga, Civil, Selz, Steinkeller, Viscato). Je tiens donc à rappeler l'existence de huit tablettes présargoniques originaires de Mari publiées par H. Horioka (« Additional Early Dynastic Tablets Possibly from Mari », *ORIENT* 44, 2009, p. 121-150) conservées au Museum of the Middle Eastern Culture Center in Japan (Mitaka City, Tokyo) et sur lesquelles j'ai attiré l'attention dans *NABU* 2009/60.

– la discussion du nom de \*MÛŠ.ZA.ZA a oublié de mentionner <sup>d</sup>INANNA-GIŠ.TIR (FAOS 8, MP 4), où il faut peut-être reconnaître Inana-šarbat (cf. Steinkeller 1984a : 35).

Au total, un livre au contenu assez technique, mais passionnant. Sa lecture fait sentir à quel point nos connaissances sur la Mésopotamie protodynastique ont encore un long chemin à parcourir avant d'aboutir à une vision assurée : le présent ouvrage aura fixé une précieuse balise sur cette route.

D. CHARPIN

O. Rouault, *Terqa Final Reports No.2. Les textes des saisons 5 à 9*, Bibliotheca Mesopotamica 29, Malibu, 2011.

En 1986, O. Rouault avait publié les archives de Puzurum dans le volume *Terqa Final Reports No.1* (BiMes 16 = TFR 1). Dans l'avant-propos à BiMes 29 = TFR 2, G. Buccellati et M. Kelly-Buccellati expliquent le délai d'un quart de siècle qui s'est écoulé entre les deux volumes, mais qu'importent les raisons avancées : l'essentiel est que les textes soient enfin disponibles.

Le contenu des deux volumes TFR 1 et 2 n'est guère identique. Dans le premier, on avait pour l'essentiel affaire à un lot constituant une unité : les archives d'un certain Puzurum (12 tablettes ainsi que de nombreux petits fragments), retrouvées dans une maison du secteur C du site lors de la quatrième campagne en 1978. Cette fois, les textes sont plus nombreux (près d'une centaine), plus variés, mais de

ce fait aussi plus disparates. Ils ont été découverts lors de cinq campagnes (« saisons 5 à 9 »). Curieusement, les dates de ces campagnes de fouilles ne sont pas rappelées dans l'ouvrage : elles ont eu lieu entre 1979 et 1986, à l'époque où la mission de Tell Ashara était dirigée par les Buccellati.

L'auteur a choisi de présenter les textes campagne par campagne, suivant à chaque fois un ordre typologique : textes juridiques, textes administratifs, textes divinatoires puis textes épistolaires (ou l'inverse), textes scolaires, textes divers, scellements. Tous les textes datent de la première moitié du deuxième millénaire ; l'éditeur opère une distinction chronologique entre textes « Šakkanakku », textes « paléo-babyloniens » et textes « de l'époque de Hana » (p. 7 et 95-97), mais dans le reste du livre les deux dernières catégories sont mêlées<sup>1</sup>. Selon le compte de l'A., on a « 10 documents Šakkanakku, 62 paléo-babyloniens et 27 de l'époque de Hana » (p. 7). Un très utile tableau à la fois chronologique et typologique figure p. 95-97. On regrette que le contexte archéologique de ces documents n'ait fait l'objet que d'une présentation minimale (p. 7-8) : l'ouvrage ne comporte même pas un plan. De ce point de vue, les éditions récentes des textes paléo-babyloniens de Harradum ou de Leilan ont poussé davantage l'intégration des données archéologiques et épigraphiques.

La première partie du livre contient l'édition annotée des documents (p. 9-72). Suivent des index très complets (p. 73-94), un « tableau analytique » (p. 95-97), une bibliographie et enfin des planches, où l'on trouve à la fois des copies et des photos des documents (p. 101-158), ce qui est une très bonne chose<sup>2</sup>. J'avoue ne pas trouver très pratique le système de numérotation des textes par campagne : Terqa 5-1 à 17 (= n<sup>os</sup> 1-17), Terqa 6-1 à 6 (= n<sup>os</sup> 18-23), Terqa 7-1 à 20<sup>3</sup> (= n<sup>os</sup> 24-43), Terqa 8-1 à 24 (= n<sup>os</sup> 44-67) Terqa 9-1 à 30 (= n<sup>os</sup> 68-97). Un autre parti pris peu agréable pour le lecteur : le renvoi à GC 1<sup>4</sup>, alors que les textes de ce corpus ont maintenant été repris par A. Podany dans *The Land of Hana*, Bethesda, 2002 (ci-dessous LH).

L'A. a choisi de publier les textes avec des notes succinctes, laissant à d'autres le soin de commentaires plus développés. Du point de vue chronologique, il faut relever l'apparition de nouveaux noms d'an-

nées. Pour l'époque paléo-babylonienne « classique », on note :

– Zimri-Lim :

– n<sup>o</sup> 8-5 (30) MU *zi-im-ri-li-im* (31) *ba-a-bi ša ter-qa*<sup>[ki]</sup> (32) *e-šu-ti-im* <sup>[i]</sup>*ib*<sup>[nu-ú]</sup> « année où Zimri-Lim a [construit] les nouvelles portes de Terqa ». On ne retiendra pas la lecture <sup>[i]</sup>*pu-úš* de l'éditeur (on attendrait <sup>[i]</sup>*pu-šu*, cf. n<sup>o</sup> 5-2 : 20'). Il s'agit d'un texte juridique, ce qui confirme ce qui a déjà été écrit à propos des noms d'années « non officiels » : à côté des formules retenues par le roi, il existait des formules concurrentes<sup>5</sup>. C'est ainsi que s'explique également pour l'époque de Yasmah-Addu l'existence de noms d'années à côté des éponymes du compte officiel (cf. déjà *MARI* 4, p. 251-253).

– Le n<sup>o</sup> 8-6 offre une variante de ZL 11 qui se rapproche des formules de ARM 9 19 et 20.

Pour la fin de l'époque paléo-babylonienne (période dite « de Hana »), on relève<sup>6</sup> :

– Kaštiliašu :

– n<sup>o</sup> 5-6 (21) MU <sup>[ka]</sup>*aš-ti-li-ia-šu* LUGAL (22) ALAM *aš-ta-bi-el* DUMU LUGAL *ter-qa*<sup>[ki]</sup> (23) *i-pu-šu*. Pour le dieu Aštabi-El, voir J.-M. Durand, *OLA* 162/I, p. 274-275 et 456-457.

– n<sup>o</sup> 6-1 (21) [M]U *ka-aš-ti-li-ia-šu* LUGAL<sup>1</sup> (22) <sup>[ri]</sup>*ha-bur ú-na-ki-ru*.

– n<sup>o</sup> 6-2 (37) MU *ka-aš-ti-li-ia-šu* LUGAL (38) *su-te-e-em* (39) *im-ha-šu*.

– Šunuhru-Hammu : n<sup>o</sup> 5-2 (18') [M]U *šu-nu-uh-ru-am-mu* LUGAL (19') KÁ É.GAL <sup>[ru]</sup>*sa-g*<sup>[a-ra-tim]</sup><sup>[ki]</sup> (20') <sup>[i]</sup>*u-š[u]* « année où Šunuhru-Hammu a (re)fait la porte du palais de Saggatum ».

Sur les 97 numéros publiés, peu de textes sont en bon état et beaucoup (25, soit plus du quart) ne sont que des fragments inutilisables (n<sup>os</sup> 5-15, 7-14 à 7-18, 8-19 à 8-23 et 9-18 à 9-29), qui ne sont parfois même pas transcrits. On note aussi des scellements sans texte, mais avec empreinte de sceau (n<sup>os</sup> 5-17 et 7-19). L'ouvrage contient également deux objets inscrits : une lame en bronze, malheureusement oxydée au point d'être illisible (n<sup>o</sup> 7-20) et un sceau-cylindre (n<sup>o</sup> 9-30). Parmi les documents les plus intéressants, on retiendra les textes juridiques de style *Šakkanakku*, notamment les contrats qui rappellent M.10556<sup>7</sup> : n<sup>os</sup> 7-1, 8-1, 8-2, 9-1 et 9-2. Le texte 9-1 retient particulièrement l'attention pour deux raisons : il s'agit en fait d'un texte de rachat d'un bien patrimonial (cf. l'emploi du verbe *pašârûm* l. 5) et il contient pour la première fois la clause que le bien

1. On doit avouer qu'une telle nomenclature est très peu évocatrice, puisque « paléo-babylonien » désigne les textes écrits entre la réforme de l'écriture de Yahdun-Lim et la fin du règne de Zimri-Lim. Par ailleurs, tous les textes décrits comme « de l'époque de Hana » publiés dans l'ouvrage sont d'époque paléo-babylonienne ; aucun ne date de l'époque médio-babylonienne.

2. On nous annonce (p. 1) que toutes les photos (en couleurs) des tablettes seront disponibles sur [www.terqa.org](http://www.terqa.org). Ce n'est toujours pas le cas au moment où ce numéro de la RA part à l'impression ; je remercie O. Rouault pour avoir mis ces photos à ma disposition.

3. Curieusement, l'A. indique p. 7 que 22 textes ont été découverts cette année-là, mais on ne trouve ensuite que 20 numéros. Cela explique pourquoi on nous dit tantôt que le livre contient 97 textes (résumé en face de la préface) et tantôt 99 (p. 7).

4. Noter que *Graphemic Categorization* 1 est actuellement accessible en ligne à l'adresse <http://128.97.6.202/tq/pages/50-stnrd.html>.

5. D. Charpin, « Archives et comptabilité en Mésopotamie au deuxième millénaire av. J.C. », dans M. Wissa (éd.), *The Knowledge Economy and Technological Capabilities...*, Aula Orientalis Supplementa 26, Sabadell, 2009, p. 47-51 (p. 49 n. 12).

6. Ces noms d'années avaient déjà été cités par G. Buccellati, *BASOR* 270, 1988, p. 58, dans des transcriptions provisoires qu'on peut maintenant corriger sur certains points.

7. Publié par J.-M. Durand dans *MARI* 1, 1982, p. 79-89. Voir en dernier lieu ma contribution sur « Les formulaires juridiques des contrats de Mari à l'époque amorrite : entre tradition babylonienne et innovation », dans S. Démare-Lafont & A. Lemaire (éd.), *Trois millénaires de formulaires juridiques*, Hautes études orientales 48, Genève, 2010, p. 13-42.

transmis ne sera pas soumis à une éventuelle *andurârum* (l. 44-45). Les juristes retiendront aussi le n° 9-4 (un mariage du temps de Yahdun-Lim), ainsi que le procès n° 8-5, du temps de Zimri-Lim, où l'affaire est jugée par « Kibri-Dagan et le juge du roi » (l'affaire est très difficile à comprendre). L'ouvrage contient 9 lettres (n°s 5-8, 6-6, 7-8 à 7-10, 8-17, 9-12 à 9-14). Notons la présence de quelques textes scolaires (n°s 5-11 à 5-16, 7-12 et 7-13, 9-15 à 9-17) ; le plus intéressant est le fragment de balag(?) n° 8-24, édité par A. Cavigneaux. Enfin, pour les amateurs de divination, il faut signaler le n° 5-5, une tablette destinée à accompagner des présages expédiés dans un panier. Si les texte n°s 5-7 et 7-11, identifiés respectivement comme « texte hépatoscopique » et « texte divinatoire », sont d'un état de conservation très médiocre et d'interprétation incertaine, la lettre n° 7-9 est en revanche très intéressante. Rip'i-Addu y écrit à sa femme Ali-abi : malade, il est allé en bateau faire un sacrifice à Itur-Mer, sans doute à Mari (c'est lui manifestement l'*awilum* de la l. 21<sup>8</sup>). Le passage qui précède concerne la consultation divinatoire à laquelle il a procédé : manifestement, ni la première interrogation, ni la contre-épreuve (*piqittum*) n'ont été claires, puisqu'il faut faire prendre les présages une troisième fois (*šalšiš*, l. 15).

Aux suggestions que l'A. a recueillies auprès de plusieurs collègues (dont moi-même), on peut encore ajouter un certain nombre de propositions après une lecture complète de l'ouvrage en vue de l'intégration des documents dans la base ARCHIBAB<sup>9</sup> :

– p. 12 n° 5-4 : il ne s'agit pas d'un compte d'argent (compté en sicles-GÍN et grains-ŠE), mais d'un compte de céréales (tous les signes du revers lus É sont en réalité la mesure de capacité 0,0,2).

– p. 12 n° 5-5 : ce ne peut être « (pour) contre-expertise » : la *piqittum* suppose qu'on sacrifie un deuxième animal (cf. *NABU* 1994/4). Il s'agit donc plutôt du résultat d'une *piqittum* que l'on envoie.

– p. 16 n° 5-10 : la lettre est adressée *a-na be-lí-i[a]* et l'éditeur considère qu'en raison du contenu de la lettre, il s'agit d'un nom propre Beliya. Un argument supplémentaire réside dans la formule de bénédiction (l. 4), qui ne figure jamais dans une lettre envoyée au roi (sauf rares exceptions, comme certaines lettres de FM IX).

– p. 19 n° 5-17 : le sceau de Gimil-Ninkarrak était déjà connu par des empreintes sur LH 4 (Podany, LH p. 96-97, avec citation de TQ5-T105, alors encore inédit). La dernière ligne de la légende a été transcrite [ù k]a-*aš-ti-li-i[a-šu]*. Lire en fait 'ù' *ka-aš-ti-li-i[a-šu]* : la photo montre clairement la fin de ù, puis *ka* (complet) et le signe *aš* (pas *áš*), collé à l'horizontal du début du *ti* (la séquence *aš-ti-* est bien copiée, mais pas le *ka-* qui précède). C'est rassurant, puisqu'on retrouve la même graphie du nom de ce roi que partout ailleurs.

– p. 25 n° 6-6 : une « lettre au Dieu et aux ancêtres ? » serait bien étrange. Lire plus simplement l'adresse [*a-na ...*]

8. Pour *awilum* = « le maître de maison », voir ma contribution « Maisons et maisonnées en Babylonie ancienne... », dans CRRAI 40, Leyde, 1996, p. 222.

9. Je ne donne ici qu'un choix des propositions faites ; on consultera donc [www.archibab.fr](http://www.archibab.fr). Dans la base de données ARCHIBAB, comme dans les index de BiMes 29, les numéros des textes sont « 5-1 » etc. (et pas « Terqa 5-1 » etc.).

DINGIR ù *ah-hi-ni* « À [...] -ilum et à nos frères » (selon une suggestion que j'avais faite à l'A. mais qu'il n'a pas retenue). Il s'agit sans doute d'une lettre d'un *rabiânum* nommé Mar-ešre et des Anciens de sa ville, au *rabiânum* [...] -ilum et aux Anciens de Terqa.

– p. 27 n° 7-1 : le texte (de style « Šakkanakku ») a été résumé comme « partage d'héritage » à cause de *zi-tá* l. 2, mais il s'agit sans doute d'une vente comme BiMes 29 8-1 (cf. également *zi-tá* l. 2) ; les deux contrats ont été rédigés par le même scribe, à condition d'harmoniser BiMes 29 7-1 : 10' <sup>1</sup>*a-ga* et BiMes 29 8-1 : 14' <sup>1</sup>*a-kà* (l'index p. 74 s. n. Akka et p. 75 à nouveau s. n. Akka montre des strates rédactionnelles successives qui auraient dû être unifiées).

– p. 29-30 n° 7-4. L'écriture est assez archaïque : le contrat pourrait bien dater de Yahdun-Lim. L. 7 : selon l'A., « il est possible que le scribe ait confondu les mots *šitti* "reste" et *zittu* "part d'héritage" ». En réalité, il faut lire *ši-it-ti\*-šu* et reconnaître le mot *šittân* qui signifie « deux parts » (CAD Š/III, p. 134b : « two thirds, two parts »). On retrouve ici la règle de partage de Mari (déjà connue par le contrat d'adoption ARM 8 1 : 21-26) : on divise l'héritage en autant de parts que d'héritiers plus une, et l'aîné reçoit deux parts.

– p. 32 n° 7-7 : 1, au lieu de 1 GAL ŠE.Ī.GIŠ, lire 0,1,4 Ī.GIŠ (soit 100 SILA<sub>3</sub>).

– p. 32-33 n° 7-8 : 6-7. La lecture [t]e<sub>4</sub>-*mi-ka a-na še-ri-ia* / 'tu<sup>1</sup>-ša<sup>1</sup>-*bi-lam<sup>1</sup>-m[a]* de l'édition est impossible : l'accusatif serait *tēmka*. La photo permet de reconnaître la formule banale [š]u-*lum-ka* / 'tu-*ū' ka-a<sup>2</sup>-ia<sup>2</sup>-[an]* « Que de bonnes nouvelles de toi m'arrivent constamment ! »

(11) *at-ta ti-de ki-i-ma* (12) *a-na KÁ.DINGIR.RA<sup>ki</sup> ri-*qú-ti al-[i-ik]** est traduit : « Tu sais que à Babylone je suis dans le dénuement. » On préférera : « Tu sais que je suis parti à Babylone les mains vides. »

– p. 42-43 n° 8-2 (style Šakkanakku) : j'avoue être sceptique quant à la possibilité de reconnaître le mot *andurârum* dans la graphie *un-tur-ra-an* (l. 4), d'autant qu'on a la graphie attendue *ú-dú-ra-ri-im* au n° 9-1 (l. 44-45) ; le sens de la clause me paraît encore à établir.

– p. 55-56 n° 9-1 (style Šakkanakku) : (1) plutôt que *be-<sup>1</sup>tan<sup>1</sup>* « deux maisons(?) », lire sans doute 0,1,0 'GÁN A<sup>1</sup>.iŠĀ].

1. 5 'ip<sup>1</sup>-*tú-u[r]*. L'éditeur a traduit « il a acheté » et renvoyé au CAD P *meaning* 6 « to purchase ». Il n'y a pas de raison d'écarter le *meaning* 5 c « to redeem ».

1. 25 et 26 : remarquer les deux témoins qualifiés de *nabi-ú*. L'index p. 86 a prudemment indiqué « (une fonction) ? ». Il me semble assez vraisemblable qu'on a ici la plus ancienne mention de « prophètes-*nabi'um* », déjà connus par ARM 26/1 216 : 7 (cf. *NABU* 2013/45).

– p. 58 n° 8-5. Traduire 1. 9 *li-ib-ba-šu ú-ti-ib* non pas « son cœur est satisfait », mais « il (= le marié) a satisfait son cœur (= celui de son beau-père) ».

– p. 59 n° 9-4 : 35-41. Pour la consommation de pain et de bière et l'onction d'huile, voir désormais ma contribution sur « Les formulaires juridiques des contrats de Mari à l'époque amorrite... », HEO 48, Genève, 2010, p. 34.

– p. 60 n° 9-6 : les calculs de rendement à la surface effectués par l'éditeur sont à oublier. Le total l. 12 étant de 2 A.GAR ŠE, il faut lire (avec la copie) les lignes qui précèdent 1,0,0 GUR + NP etc. et pas 1 GÁN + NP etc.

– p. 64 n° 9-12. L'éditeur a compris que *hassum* = « laitue » et donc que A.ŠĀ *ha-as-si-im* (l. 4) désigne un potager. Je préfère prendre *Hassum* comme un NP (cf. le NPF *Hassatum*). L'objet de la lettre est de faire effectuer par Iddin-Dagan les opérations postérieures à la moisson du champ de *Hassum* (selon des modalités développées l. 8-13), puis de le lui attribuer définitivement (l. 14-18). Voir la nouvelle édition sur [www.archibab.fr](http://www.archibab.fr).

– p. 65 n°9-14. La dévotion du sceau (İR ša i-lf-šu) n'est pas « Serviteur de Ša-ilišu », personnage inconnu, mais « serviteur de son dieu ». Pour un parallèle, cf. à Mari *la-dinu-um* / İR i-lf-šu (inédit M.7970, ZL).

Il reste à remercier les fouilleurs de Tell Ashara et l'éditeur de ces textes souvent bien intéressants, en espérant que les découvertes de la mission française à partir de 1987 seront bientôt disponibles.

D. CHARPIN

P. Delnero, *The Textual Criticism of Sumerian Literature*, Journal of Cuneiform Studies Supplemental Series 3, Boston, 2012.

En 1939, éditant la *Liste Royale sumérienne*, Th. Jacobsen avait appliqué les méthodes de la critique textuelle traditionnelle aux manuscrits à sa disposition et avait proposé la reconstruction d'un stemma permettant de remonter à un « original » perdu. Très vite, cette tentative se révéla un échec et cela marqua la sumérologie pendant des décennies : l'étude des variantes ne révélait qu'un terrible « chaos » (J. Krecher, cité p. 4). Le corpus de ce qu'on désigne comme la « littérature sumérienne » est en effet constitué de trois à quatre cents compositions comptant de 50 à 800 lignes, qui sont connues par de nombreux manuscrits ; P. Delnero débute son ouvrage en montrant comment, dans l'établissement d'un texte composite, le choix d'une version relève le plus souvent de l'intuition de l'éditeur. Il souligne à cet égard les incohérences du corpus électronique d'Oxford (ETCSL), déjà plus d'une fois dénoncées par P. Attinger. Il faut donc travailler de manière systématique : tel est l'esprit de son ouvrage, dont le titre fait écho au livre de E. Tov, *The Textual Criticism of the Hebrew Bible* (1992, 3<sup>e</sup> éd. 2012), mais qui révèle une situation tout autre.

La grande majorité des manuscrits à notre disposition sont en effet des exercices scolaires, préservés par le hasard de l'histoire et datant en bonne partie du troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Ur et Nippur). De ce fait, la problématique ne peut être la même que celle de l'édition des manuscrits hébreux, grecs ou latins, où l'on peut établir un stemma de manuscrits recopiés les uns sur les autres au cours des siècles. Mais on constate par ailleurs que, contrairement à la littérature médiévale, par exemple, le taux de « variation libre » est assez restreint : il faut donc essayer de reconstituer le texte par rapport auquel le travail de l'élève aurait été évalué par le maître. Pour cela, P. Delnero a choisi de se limiter à un groupe de 10 compositions, que S. Tinney a appelé « Décade » : *Šulgi A (ŠA)*, *Lipit-Ištar A (LiA)*, le *Chant de la houe (Al)*, l'*Exaltation d'Inanna (InB)*, *Enlil dans l'Ekur (EnA)*, l'*Hymne au temple de Keš (KH)*, le *Voyage d'Enki à Nippur (ErH)*, *Inanna et Ebih (IEB)*, l'*Hymne à Nungal (Nu)* et *Gilgameš et Huwawa (GH)*. L'avantage d'un tel corpus est que sa copie correspondait à un stade avancé de l'apprentissage, de sorte que le niveau des jeunes copistes doit avoir été relativement uniforme ; surtout, on possède en moyenne de 15 à 30 duplicats pour chaque ligne. L'ouvrage est donc consacré à une étude systématique des variantes qu'on trouve dans les manuscrits de ces dix compositions. L'édition de ces dix textes avec leur « partition » se trouve dans la thèse que P. Delnero a

soutenue en 2006, mais qui en tant que telle est restée inédite : cette édition en quelque 600 pages, même provisoire (cf. p. 14), aurait pu être reproduite sur un CD qui aurait été joint à l'ouvrage, ou rendue accessible sur un site Internet.

Contrairement aux études antérieures, où les variantes sont souvent classées de façon formelle (omissions, additions, substitutions) ou descriptive (variantes orthographiques, grammaticales, sémantiques, etc.), l'A. a voulu étudier les variantes en fonction de leurs causes possibles. Il a retenu six types, étudiés successivement : les variantes dues à des erreurs mécaniques (ch. 2), les variantes locales ou régionales (ch. 3), les variantes diachroniques (ch. 4), les variantes dans les sources compilées par le même scribe ou groupe de scribes (ch. 5), les variantes dues à des idiosyncrasies (ch. 6), et enfin les variantes interprétatives (ch. 7). Le chapitre 8 propose une méthode pour évaluer toutes ces variations textuelles. Le principal problème que pose un tel plan est d'entraîner des répétitions. En effet, le ch. 2 présente par nécessité les « erreurs mécaniques » de manière formelle et non causale (p. 24) : on retrouve donc dans d'autres chapitres des développements similaires. Ainsi, les graphies phonétiques (étudiées ch. 2, p. 41-50) peuvent-elles refléter une situation locale particulière (ch. 3, p. 71-73, 81 et 84) ; elles peuvent aussi être dues à un scribe particulièrement incompetent (ch. 6, p. 127-129). La consultation de l'index permet heureusement de retrouver facilement les passages qui étudient le même phénomène sous des angles différents.

Le ch. 2 est le plus long du livre (p. 17-60) ; l'A. tente d'y démontrer que la plupart des « erreurs mécaniques » sont dues au fait que les élèves n'inscrivaient pas sous la dictée, ni ne copiaient à partir d'un original, mais inscrivaient un texte préalablement appris par cœur. L'A. a développé ce point dans son article « Memorization and the Transmission of Sumerian Literary Compositions », *JNES* 71, 2012, p. 189-208 (cité dans le livre comme « Delnero in press »). Les erreurs typiques sont les anticipations (d'un passage postérieur du texte), les préservations (d'un passage antérieur du texte) et les emprunts (à un autre texte). L'utilisation de travaux de psychologie cognitive est intéressant ; la prochaine étape pourrait être le recours aux neuro-sciences, qui se sont actuellement surtout intéressées à l'apprentissage de la lecture (cf. S. Dehaene, *Les neurones de la lecture*, Paris, 2007). Curieusement, P. Delnero s'appuie seulement sur un travail égyptologique (Burkard 1977) pour souligner que « mnemonic processes are also involved in direct copying » (p. 24 ; ce passage ne figure pas dans l'article de *JNES*, moins nuancé). Les spécialistes des manuscrits grecs et latins savent depuis longtemps que le travail d'un copiste à partir d'un original comportait quatre phases : lecture, mémorisation, auto-dictée, écriture (A. Dain, *Les Manuscrits*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1975, p. 41). P. Delnero a donc raison d'indiquer que seule une étude statistique des différents types de variantes dans une source donnée permet de déceler la *probabilité* d'un type de copie par rapport à un autre. Cependant, le raisonnement circulaire n'est pas loin, quand l'A. affirme que bien des « erreurs mécaniques » peuvent aussi être mises au compte du processus de mémorisation : « It can be assumed, on the basis of the evidence that

*most of the duplicates of these texts were copied from memory, that many of the variants cited in the following sections [i.e. les « mechanical errors »] were the result of memory errors » (p. 24 ; c'est moi qui souligne).*

Le ch. 3, consacré aux variantes locales ou régionales, est quelque peu décevant. En effet, pour bien des sites, l'examen des variantes ne permet pas de déceler celles qui seraient dues à l'origine géographique des tablettes, Nippur étant considérée comme la référence : à vrai dire, sur les 9 villes examinées, seul le cas d'Ur semble signifiant. J'avoue n'avoir pas compris l'ordre dans lequel les sites sont examinés<sup>10</sup> : Ur, Kiš, Isin, Sippar, Babylone, Suse, Uruk, Larsa et Meturan. C'est apparemment par ordre décroissant du nombre de tablettes, ce qui n'est pas un critère très signifiant. Le type de variante d'origine locale ou régionale le plus clair est l'apparition de lignes supplémentaires.

Le ch. 4 étudie les variantes diachroniques. L'A. présente les grandes lignes de l'histoire de la littérature sumérienne et les premiers essais d'études de ce genre, notamment par C. Wilcke. Ici, l'A. est contraint de s'appuyer sur un corpus un peu différent de celui du reste de l'ouvrage, car fort peu de textes de la Décade sont attestés par des manuscrits antérieurs à l'époque OB (p. 89) : d'où l'ajout notamment de la *Lamentation sur Agade* (CA), connue par une tablette d'Ur III. Le résultat est clair : contrairement à ce que laissait croire une approche impressionniste, une étude quantifiée montre que le nombre des variantes jugées significatives (comme /a/ ~ /e/) ne change pas considérablement selon qu'on a affaire à une copie OB d'un texte ancien (comme l'hymne au temple de Keš) ou à la copie d'une composition récente (comme Lipit-Ištar A). L'importance de la conclusion n'échappera à personne : « Grammatical variation is not a reliable indicator for determining the date of Sumerian literary compositions » (p. 91). En revanche, on voit que les compositions de date ancienne ont été modernisées selon les conventions orthographiques et grammaticales paléo-babyloniennes. Le cas le plus intéressant est celui des compositions autour de Gilgameš. Comme l'a déjà indiqué M. Civil, l'étude des variantes du récit *Gilgameš et Agga*, par ex., montre clairement qu'on a affaire à des compositions qui circulaient oralement ; utilisées à des fins pédagogiques de manière abrégée, leur mise par écrit n'a pas donné lieu à une version qui fit autorité. P. Delnero souligne enfin que la transmission des textes littéraires sumériens se fit de façon différente de celle des inscriptions royales ou des listes lexicales, beaucoup plus fidèle aux originaux<sup>11</sup>

10. Noter que ces 9 sites sont seulement ceux où l'on trouve des copies des textes de la Décade, pas la totalité des sites où l'on a retrouvé des tablettes scolaires sumériennes d'époque OB. On notera ainsi qu'aucun texte de la Décade ne semblerait avoir été retrouvé à Mari parmi les quelque 1000 tablettes scolaires découvertes entre 1998 et 2002 dans la « maison K », d'après les seules informations publiées à ce jour (A. Cavigneaux & L. Colonna d'Istria, *Studia Oronica* 6, 2009, p. 52-53).

11. Dans le cas des inscriptions royales de l'époque d'Agade, il oublie toutefois de mentionner les cas de « modernisation », attestés notamment à Ur ; cf. *Le Clergé d'Ur*, p. 425-427.

(p. 95-96). Il est évident dommage que notre connaissance des tablettes littéraires sumériennes datant de l'époque OB tardive (post-Samsuiluna) ne soit pas plus développée. Il est très probable qu'une partie des manuscrits provenant d'achats aient la même provenance que les documents d'archives de cette époque : on pense notamment aux demeures du clergé de Kiš. De ce fait, le chapitre consacré aux *Diachronic variations* s'en tient à la comparaison entre grandes périodes : ED, Ur III, et MB par rapport à l'OB pris en bloc (p. 97-104) : on y trouve un examen détaillé des variantes de la version ED de KH, ainsi que des remarques sur les manuscrits datés d'Ur III, notamment de la Décade (un ms. de ŠA de Nippur), et du MB (ms de *InB*, *EnA* et *LiA*, Nippur).

Le ch. 5 étudie les « Variants in sources compiled by the same scribe or group of scribes ». P. Delnero décrit les essais antérieurs de Th. Jacobsen (*Sumerian King List*), W. W. Hallo et J. J. van Dijk (*InB*), J. Cooper (CA) et M. Civil (*Farmer's instructions*) pour essayer de reconstituer des familles de manuscrits et montre leur faillite. Quelques cas de « production individuelle » peuvent être étudiés avec certitude, comme celui de Damiq-ilišu au n° 1 Broad Street à Ur (p. 109). Cependant, la rareté des colophons dans les copies scolaires OB, et le nombre de cas où l'on ne connaît pas le contexte archéologique ni même la provenance des manuscrits, ne facilite pas ce type d'approche. Le principe formulé par P. Delnero s'énonce ainsi : « When a small group of sources shares a substantial number of minor variants that are not attested in sources outside this group, it is unlikely to be a coincidence, and it can thus be concluded with reasonable degree of certainty that the sources were written by the same scribe or group of scribes » (p. 109). La suite du chapitre décrit des cas sûrs, (p. 110-116), probables (p. 116-119) et possibles (p. 119-121).

Le ch. 6, sous le titre un peu mystérieux « Idiosyncratic variants » (p. 123-141) examine d'abord les variantes en fonction de la compétence de l'apprenti qui a copié tel ou tel manuscrit ; il peut s'agir d'erreurs particulièrement nombreuses ou graves dans une source, qui trahissent un débutant (jusqu'à près d'une par ligne !). Les exemples donnés sont pour la plupart des manuscrits où le scribe a copié des compositions entières (p. 130-133) : on comprend que les problèmes de mémorisation y soient plus nombreux que lorsqu'il s'agit d'extraits. On notera p. 129-130 la démonstration d'un cas de manuscrits fautifs qui ont sans doute été copiés à partir d'un autre manuscrit dont les erreurs ont été reproduites. D'autres « idiosyncratic variants » peuvent être le résultat d'une simplification intentionnelle : par manque d'espace (ou de motivation), le scribe aurait volontairement choisi d'omettre ou de raccourcir certains passages. Une tablette d'Isin à 11 colonnes, où figurent les compositions 6 à 10 de la Décade sur un espace de 12x5 cm, fournit un bon exemple d'un tel cas (p. 135-136).

Le ch. 7 regroupe les « interpretive variants » (p. 143-177) : celles-ci, dues à une mauvaise compréhension du texte, s'expliquent d'autant plus que les copistes étaient des apprentis-scribes akkadophones, qui avaient parfois tendance à confondre les constructions grammaticales du sumérien avec celles de leur langue maternelle, ou encore à faire des cal-

ques sémantiques (confusions entre ġar et ġal<sub>2</sub>). Ce type de variantes est le plus difficile à identifier et celui où une approche statistique est le plus nécessaire (cf. les nombreux tableaux que comporte ce chapitre).

Le ch. 8 a pour but d'esquisser une méthode d'évaluation critique des variantes, afin de procurer des éditions de textes fiables (les p. 181-182 résumant très bien ce qui précède). L'A. n'esquive pas les questions de fond qu'il faut affronter, en particulier la notion de « correction », à partir de laquelle la notion de variante fautive peut être définie. Il souligne à quel point les éditions qui n'indiquent que les variantes, sans donner la translittération de chaque manuscrit, sont inutilisables : l'analyse détaillée de la l. 66 de ŠA (p. 182-186) et de la l. 90 d'*InB* (p. 186-197) donne deux exemples de la méthode à suivre.

La conclusion (ch. 9), qui contient un utile résumé du livre, souligne que, faute de « manuscrit primaire », qui nous donnerait l'état d'origine du texte – une notion dont l'A. souligne le caractère utopique – il faut en réalité s'appuyer sur une approche quantitative : *dans le contexte didactique qui est celui des manuscrits paléo-babyloniens, peut être définie comme correcte une version attestée par la totalité ou la majorité des témoins, puisque ceux-ci ne sont pas dépendants les uns des autres* (p. 200 : « It is reasonable to identify the writing that is found in the majority of preserved duplicates provisionally as the writing which is standard or correct »). On retiendra en définitive que l'approche quantitative prônée par P. Delnero permet de réduire considérablement la part subjective de l'analyse des variantes. Cela lui a permis de reprendre à frais nouveaux un certain nombre de points débattus de grammaire sumérienne<sup>12</sup>.

Quelques observations au fil des pages :

– p. 27 : « Since texts can be memorized both aurally, on the basis of the way they sound when read aloud, and visually, on the basis of the way they look when they are written, memorized texts are perceived, to varying degrees, as a mixture of sound and image. » Cette affirmation vaut pour les élèves occidentaux d'aujourd'hui, qui apprennent par cœur à partir d'un texte écrit. Mais est-il sûr que les apprentis paléo-babyloniens apprenaient ainsi les compositions qu'ils devaient ensuite mettre par écrit ? Ne répétaient-ils pas ce que le maître récitait ? La question aurait mérité d'être approfondie. On peut de même se demander si certaines erreurs de mémoire ne pourraient pas être parfois... le fait du maître qui dictait : celui-ci n'aurait pas eu sous les yeux une tablette qu'il aurait lue, mais aurait dicté un texte connu par cœur, ce que P. Delnero n'envisage pas. On voit à quel point les problèmes sont loin d'être simples.

– p. 64-65 : la présentation de la maison n°7 Quiet Street d'Ur reprend les conclusions du *Clergé d'Ur*,

et je ne m'en plaindrai pas. Il faut toutefois mentionner l'existence d'un débat, N. Brisch ayant dans AOAT 339 tranché en faveur d'une datation des hymnes « Rim-Sin lugal-gu<sub>10</sub> » sous le deuxième roi de ce nom, ce que j'ai réfuté ici-même (RA 102, 2008, p. 151).

– p. 65 : l'A. indique qu'un manuscrit de *LiA* trouvé dans la maison n°1 Broad Street à Ur comporte « a year name which could correspond to either year 11 of Hammurabi or year 15 of Samsuiluna ». Ce serait bien étonnant, puisqu'en Hammurabi 11 Ur n'appartenait pas au royaume de Babylone et que, comme il l'indique plus bas, « the quarter was destroyed during the eleventh year of Samsuiluna ». En fait, la date est à lire iti NE.NE.GAR u<sub>4</sub> 13-[kam] / mu i-si-in-na<sup>ki</sup> in-dib-ba] et à identifier comme l'an 30 du roi de Larsa Rim-Sin I<sup>13</sup>. Pour ce texte voir aussi p. 113 n. 23 (où on corrigera u<sub>4</sub> 33 [...] en u<sub>4</sub> 13-[kam]).

– p. 97 : pour les textes sumériens littéraires ED IIIb découverts en Syrie, en plus d'Ebla et Tell Beydar, il ne faut pas oublier Mari, où une tablette, exhumée en 1980, a été publiée par M. Bonechi & J.-M. Durand dans *QdS* 18 en 1992 et identifiée par J. Black comme un parallèle de la composition « Amašumgal friend of Enlil » (réf. dans RA 106, 2012, p. 77 n. 31). Noter également que les fouilles d'Abu Šalābīkh en 1963 n'ont pas été menées par « Hansen and Postgate » : N. Postgate a repris la fouille du site en 1975.

– p. 109 : pour les variantes individuelles qui font l'objet du ch. 5, il sera désormais intéressant de prendre aussi en considération le cas de Qišti-Ea (P. Michalowski, MC 15, 2011, p. 51 et sa réponse dans *NABU* 2012/6 à ma note de *NABU* 2011/59), même si les textes qu'il a copiés n'appartiennent pas à la Décade ; les remarques de P. Michalowski et moi-même portaient essentiellement sur la question du curriculum de cet apprenti avancé.

– p. 110-112 : le cas des deux apprentis qui ont copié le même jour le même extrait de *LiA* est très intéressant et P. Delnero démontre qu'une copie de mémoire est exclue. Il me semble qu'on peut parfaitement envisager une dictée : la dictée comporte en effet quatre phases (audition, mémorisation, auto-dictée, écriture), de sorte qu'un mélange d'erreurs de mémoire et d'erreurs phonétiques est très possible dans ce cadre.

– p. 200 : on regrette que la discussion sur la notion de « correctness » n'ait pas pris en compte le travail de N. Brisch sur la littérature de cour à Larsa, dont le sumérien est à bien des égards « incorrect » par rapport à la norme nippurienne (cf. mes observations dans RA 102, 2008, p. 152-153).

– p. 209-218, *Bibliography*. Nos collègues américains citent les travaux étrangers en traductions, quand elles existent, et c'est fort bien ; on doit cependant dans ce cas indiquer aussi l'édition originale, surtout dans des considérations historiographiques. Ainsi, Maas 1958 est-il la traduction de la 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée en 1957 de l'essai P. Maas, « Textkritik », paru dans A. Gercke et E. Norden (éd.), *Einleitung in die Altertumswissenschaften*, Leipzig, 1927, p. 1-18 ; Cerquigny 1999 est d'abord

12. P. Delnero, « Preverbal /n/ : function, distribution, and stability », dans J. Ebeling & G. Cunningham (éd.), *Analysing Literary Sumerian. Corpus-based Approaches*, Londres, 2007, p. 105-143 ; Id., « The Sumerian Verbal Prefixes im-ma- and im-mi- », dans CRRAI 53/1, *Babel und Bibel* 4, Winona Lake, 2010, p. 535-561 ; Id., « The Sumerian Verbal Prefixes mu-ni- and mi-ni- », dans *Mél. Attinger*, OBO 256, Fribourg/Göttingen, 2012, p. 139-164.

13. Après avoir écrit cela, je m'aperçois que la proposition avait déjà été faite par H. Hunger, *Kolophone*, AOAT 2, 1968, p. 25 n°5 et n. 2...

paru comme B. Cerquiglini, *Éloge de la variante : Histoire critique de la philologie*, Paris, 1989. L'absence du livre de M.-C. Ludwig (*Literarische Texte aus Ur. Kollationen und Kommentare zu UET 6/1-2, UAVA 9*, Boston/Berlin, 2009) s'explique : cet ouvrage est paru après 2006, date à laquelle a été achevée l'édition des textes de la Décade sur laquelle repose le livre de P. Delnero, et que celui-ci a préféré ne pas mettre à jour pour son livre (cf. p. 14).

La tentative de P. Delnero est très intéressante, dans la mesure où il essaie d'adapter les méthodes de la critique textuelle à l'édition d'un ensemble de textes bien particuliers, les copies scolaires d'un groupe de dix compositions (« Décade ») sélectionnées par les maîtres d'école paléo-babyloniens pour la formation de jeunes scribes. Ayant moi-même préconisé l'adoption raisonnée des méthodes de la diplomatique pour l'étude des documents d'archives cunéiformes<sup>14</sup>, je ne peux que me réjouir d'une telle approche<sup>15</sup>, en espérant que son auteur mettra bientôt en application les principes qu'il formule, avec la nouvelle édition de l'hymne au temple de Keš qu'il prépare.

D. CHARPIN

J. Stökl, *Prophecy in the Ancient Near East. A Philological and Sociological Comparison*, CHANE 56, Leyde/Boston, 2012.

Ce livre constitue la publication d'une thèse préparée à l'université d'Oxford entre 2004 et 2008. Encore un livre sur le prophétisme, était-ce bien nécessaire ? La question ne saurait être esquivée : la matière n'a en effet guère été renouvelée depuis la publication en 2003 par M. Nissinen *et al.* de *Prophecy and Prophecy in the Ancient Near East*, WAW 12. L'auteur explique que son approche se veut résolument comparative et définit son objectif ainsi : « not just to understand certain biblical material better than before, but also the phenomenon prophecy within the entire historic stream of the ancient Near East » (p. 7). L'introduction (chapitre 1), après un certain nombre de définitions (p. 5-14), justifie le fait qu'en dehors de la Bible, l'ouvrage soit centré sur les corpus paléo-babyloniens et néo-assyriens, à l'exclusion du reste : les données égyptiennes, hittites, ougaritiques, araméennes et grecques sont donc rapidement passées en revue (p. 14-25).

L'ouvrage est construit en quatre parties, dévolues respectivement au prophétisme dans les sources paléo-babyloniennes (p. 29-100), puis dans les sources néo-assyriennes (p. 103-152), et enfin dans la Bible hébraïque (p. 153-202). La quatrième partie s'intitule « Comparison and conclusion » (p. 205-

14. Voir notamment « Esquisse d'une diplomatique des documents mésopotamiens », *Bibliothèque de l'École des chartes* 160, 2002, p. 487-511, repris dans *Writing, Law, and Kingship in Old Babylonian Mesopotamia*, Chicago/Londres, 2010, ch. 2.

15. Il est intéressant de remarquer qu'au même moment que le livre de P. Delnero paraissait celui de M. Worthington, *Principles of Akkadian Textual Criticism*, SANER 1, Berlin/New York, 2012. Le corpus diffère non seulement par la langue, mais surtout par sa nature, puisque M. Worthington étudie en particulier les variantes des inscriptions royales néo-assyriennes.

232). Un tel plan est évidemment inadéquat (du temps où j'étais étudiant, on apprenait cela en premier cycle...) et le simple compte des pages le montre : la comparaison n'occupe que 28 pages sur un total de 232, soit tout juste 12% !

Du point de vue de la méthode, on ne partagera pas l'approche de l'A. concernant la place de l'étymologie dans une telle recherche : « I use etymology as an introductory step in the investigation of a given word » (p. 4). Si c'était la bonne façon de faire, le problème – à mes yeux encore ouvert – du sens du mot *âpilum* serait réglé depuis longtemps. Une des leçons que j'ai retenues de ma fréquentation du séminaire d'E. Laroche, c'est que l'étymologie doit arriver à la fin de la recherche : elle permet d'expliquer et d'approfondir le sens déduit de l'étude des contextes.

La première partie comporte 5 chapitres. Le ch. 2 est une introduction au prophétisme paléo-babylonien (p. 29-36) qui présente les sources typologiquement : listes lexicales, textes administratifs, lettres mentionnant du personnel prophétique, lettres contenant des prophéties, lettres de divinités, textes littéraires, rituels, avant de donner la liste des textes non inclus. Les observations sur ce chapitre ne manquent pas : – p. 29 : « The first Old Babylonian prophetic text is a letter from Mari containing a prophetic oracle and was published in 1948 » (et à nouveau p. 205 n. 2). Hélas, la lettre en question rapporte un rêve, que l'A. a explicitement exclu de son corpus... (cf. d'ailleurs p. 79 n. 44). La première tablette est donc en fait celle que Dossin publia avec Lods dans les *Mél. Robinson* en 1950 sous le titre « Une tablette inédite de Mari, intéressante pour l'histoire ancienne du prophétisme sémitique » (soit le fragment A.1121, devenu FM 7 39 après avoir été joint à A.2731). Il suffisait de lire FM 6, p. 7 n. 2 pour ne pas commettre une telle erreur.

– p. 30-32 : la liste des textes administratifs OB mentionnant des prophètes pose plusieurs problèmes. On ne comprend d'abord pas l'ordre dans lequel les textes sont énumérés : ni par sites, ni par ordre chronologique (que ce soit leur date ou celle de leur publication), ni même par ordre alphabétique des références. Par ailleurs, la bibliographie est incomplète : le « rituel » de Larsa (p. 30) a été réédité par les Westenholz en 2006 dans CM 33 n°1 (cf. RA 101, 2007, p. 166) ; l'A. ne pouvait pas le savoir, puisque ses références aux textes d'Iraq proviennent exclusivement du CAD M/1 p. 90 (1977)<sup>16</sup>...

– p. 33, parmi les « literary texts », la tablette d'Uruk W19.900 n'est pas « still unedited » : elle a été éditée

16. Lequel n'était pas complet : il y a par exemple un LÚ.GUB.BA témoin dans un texte d'Ur datant de Nur-Adad (TSifr 1 : 33 ; cf. *Archives familiales*, p. 201). Ajouter systématiquement après les références non mariotes à *muhhûm*/ LÚ.GUB.BA « not in Nissinen 2003d » est parfaitement *unfair* et d'autant moins justifié que nulle part dans WAW 12 M. Nissinen n'a prétendu dresser une liste exhaustive. On peut ajouter une attestation très intéressante publiée par S. Dalley dans OECT 13 263 : 12' : GUB.BA.MEŠ. Il s'agit en effet d'un texte administratif du temple de Kititum à Ishchali (édité par S. Viaggio dans *EVO* 29, 2006, p. 186-189). L'attestation d'extatiques-*muhhûm* dans un temple où ont par ailleurs été retrouvées deux transcriptions de prophéties n'est pas anodine, mais n'a, à ma connaissance, jusqu'à présent pas été relevée (voir *infra ad* p. 72).

par S. Dalley dans les *Mél. Foster* (CHANE 42, 2010, p. 85-97), qui elle-même ignore l'édition antérieure de J. G. Westenholz dans les *Mél. Biggs* (AS 27, 2007, p. 305-324).

Le chapitre 3 est consacré aux « prophètes paléo-babyloniens » (p. 37-69). Il repose sur la distinction entre prophètes professionnels et prophètes occasionnels (« *lay prophets* »). Ces derniers sont des individus normaux, ou encore des membres du personnel du temple, qui peuvent à l'occasion prophétiser, sans que cela constitue leur activité principale ; l'A. range les *muhhûm* « extatiques » dans la seconde catégorie. Pour lui, les seuls prophètes professionnels sont les *âpilum*. La question de l'étymologie du mot *âpilum* est traitée en détail ; la conclusion, s'appuyant sur les textes lexicaux d'Ebla, est que la meilleure traduction est celle proposée par P. Fronzaroli « “portavoce” o “interprete” delle parole del dio », donc « porte-parole (de tel dieu) » (*spokesperson*, p. 42). Ce faisant, l'A. ne semble pas se rendre compte qu'il comprend *âpilum* exactement comme le grec « prophète ». À partir du moment où une telle traduction est adoptée, l'idée que les seuls vrais prophètes (« professionnels ») sont les *âpilum* est logique...

Plusieurs passages de ce chapitre sont à revoir :

– p. 44 : prétendre que « it is by no means certain whether the *âpilum* mentioned here [ARM 26 194] is the same as Atamrum in ARM 26 414 » (p. 44 n. 34) révèle seulement l'absence de familiarité de l'A. avec le contexte (pourtant présenté en détail dans FM 6, p. 29-31). Il n'y a *absolument aucun doute* à ce sujet ! Du coup, l'A. a mis de côté le dossier le plus intéressant concernant la mise par écrit des prophéties. Par ailleurs, conclure de ARM 26/1 194 que « only an *âpilum* could send a letter to the king himself » est une extrapolation inutile. C'est simplement parce que l'*âpilum* Atamrum n'avait pas confiance en Yasim-El, représentant local de Zimri-Lim, qu'il refusa de lui confier la prophétie de Šamaš et réclama un scribe à qui il pourrait la dicter, faisant ensuite mettre la tablette sous enveloppe devant témoins (cf. FM 6, p. 14-15 et n. 71) ; normalement, la prophétie de l'*âpilum* aurait dû être citée dans la lettre de Yasim-El. De cette situation particulière, il n'y a aucune raison de tirer des conclusions quant au statut de l'*âpilum* en général, ni sur une prétendue infériorité sociale des *muhhûm* par rapport aux *âpilum* du fait que les premiers n'écrivent pas au roi (p. 55). Voir l'« *âpilum* as a royal prophet » (p. 44) devient un contresens pur et simple : Atamrum est *âpilum* du dieu Šamaš dans le royaume d'Andarig, il n'a aucun lien avec Zimri-Lim (c'est pourquoi il ne lui écrit pas *ana bêliya* et ne se définit pas comme son serviteur [p. 44 n. 34]). Dire que cet *âpilum* est « integrated in the royal administration » est une erreur : on ne possède d'ailleurs aucune autre référence à cet individu dans les archives de Mari. Il n'existe aucune figure dans les archives de Mari comparable, par ex., à celle de Nathan auprès de David ou Esaïe auprès d'Ezekias ; les individus qui entourent le roi et sont stipendiés par lui sont les devins-*bârû*, nullement des prophètes qui sont les messagers des dieux et sont rattachés à des temples, quoi qu'en dise J. Stökl. On corrigera aussi p. 72 les considérations sur le style élaboré de ARM 26/1 194, qui aurait été écrite par l'*âpilum* en personne, alors qu'il a en réalité demandé un scribe pour le faire.

– p. 45-47 : la traduction et l'interprétation de ARM 26/1 199 oublie la proposition de FM 6, p. 21, où il a été démontré que la deuxième démarche de l'*âpilum* Lupahum auprès de Deritum à Der est, au contraire de ce que dit l'A., directement en lien avec sa première mission auprès de Dagan.

– p. 51 n. 66 (et à nouveau p. 61 n. 118) : la lecture « Bāša, *qa-mu-tum* of Šamaš » dans OECT 15 133 : i 9 est une erreur corrigée dans RA 101, 2007, p. 155 (à quoi servent les recensions ???). On doit lire en réalité le NP bien connu *ma-a-ad'-[d]u-mu-ug<sup>d</sup>UTU*.

– p. 61-62 n. 122 : pour « *qabbahu* » (sic), l'A. s'en tient une nouvelle fois aux réf. du CAD (vol. Q, 1977) ; voir depuis NABU 1993/23.

– p. 66 : à propos de ARM 27 32, on se demande d'où l'A. tient que « Amu of Ḫubšalum » est une « goddess »...

– p. 67 : l'A. est très content d'avoir mis à mal l'idée qu'il existait des groupes de prophètes : « There is, thus, no evidence for the existence of prophetic groups in the Old Babylonian period ». Hélas ! Il a oublié ARM 26/1 243<sup>17</sup>, où les *muhhû* de D[agan] déclarent à l'auteur de la lettre (l. 10-12) : « La divinité a maudit les briques de cette maison ! On doit verser de la terre à l'intérieur de la zone d'habitation et dans les fondations en brique ! » Mais peut-être nous dira-t-on qu'il ne s'agit pas d'une prophétie... On aurait quand même aimé un commentaire.

– p. 69 : l'A. oublie que les prophéties sont communiquées par écrit au roi seulement quand il est absent de son palais (cf. FM 6, p. 17-19). Il s'absentait le plus souvent... pour aller à la guerre : il n'est pas question de « capital abandoned by those in power ». Or « in this patriarchal society », les femmes ne partaient pas à la guerre : le refus de suivre les indications très intéressantes de J. Sasson n'est donc pas fondé.

Le chapitre 4 traite du « message prophétique » (p. 71-86). l'A. revient sur la question cruciale de la mise par écrit des prophéties et du style de leur transcription. Il examine le terme de *egerrûm*, qu'il refuse de considérer comme un terme technique désignant une prophétie. Il faut rappeler que l'akkadien se caractérise globalement par l'absence de terminologie technique : le vocabulaire financier des marchands paléo-assyriens, par exemple, n'est constitué en majorité que de termes imagés. Ce qui est vrai, c'est que *egerrûm* ne désigne pas seulement des prophéties et que, à l'inverse, des prophéties peuvent être désignées par de nombreux autres termes (cf. FM 6, p. 8). L'analyse du mot *šuttum* pose le problème d'une éventuelle différence entre rêves et visions ; l'A. suit sur ce point l'analyse de A. Zgoll. Le chapitre s'achève par l'étude de l'envoi de *šartum* et *sissiktum* (« hair and hem ») des prophètes. Je suis heureux de voir que « Charpin's interpretation is correct » (p. 86), mais étonné que la discussion sur *šartum* et *sissiktum* ne fasse pas mention de OBTR 65 : c'est cette lettre qui a montré pour la première fois de manière explicite que *šartum* et *sissiktum* servaient de

17. Ce texte est oublié par beaucoup de lecteurs de ARM 26/1, parce qu'il ne figure pas dans la deuxième partie sur « les textes prophétiques », mais dans la quatrième sur « les événements fortuits, indices de la volonté divine » ; le point de départ de l'affaire est en effet l'écroulement de la maison de Sammetar, que les *muhhû* considéraient manifestement comme un événement fortuit signifiant.

support à une interrogation oraculaire, en l'occurrence à propos d'un jeune homme malade.

– p. 71 et n. 2 : pour la question de la retranscription des déclarations prophétiques, cf. aussi ARM 26/1 217 : 27-28 et le commentaire de FM 6, p. 14-16.

– p. 72 et 75 : l'A. n'est pas allé assez loin : les documents d'Iščali ne sont en réalité pas des lettres et leur mise par écrit ne me semble pas le fait d'un *âpilum*, mais plutôt du *šangûm* du temple de Kititum (cf. ma contribution « Le prophétisme dans le Proche-Orient d'après les archives de Mari (XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) », dans J.-D. Macchi *et al.* (éd.), *Les recueils prophétiques de la Bible...*, Genève, 2012, p. 31-73, spéc. p. 45 et n. 87).

– p. 72 : à propos de la conclusion du traité de Zimri-Lim avec Ešnunna, en plus d'un renvoi au livre de M. Anbar de 2007, il n'aurait pas été inutile de citer FM 5 (absent de la bibliographie) : certains lecteurs peuvent être plus à l'aise avec le français qu'avec l'hébreu moderne...

– p. 73 n. 17 : écrire que « *ša* is a possible reading of *û* » montre un certain manque de familiarité avec le syllabaire des textes de Mari.

– p. 74 : à la question de savoir s'il y avait obligation de transmettre au roi toutes les prophéties, un texte oublié par l'A. permet de répondre : dans ARM 26/1 222, on peut voir qu'une prophétie néfaste concernant un bébé royal n'avait pas été portée à la connaissance de Zimri-Lim (voir sur cette question mon étude « Prophéties et rêves "censurés" dans les archives royales de Mari », dans J.-M. Durand, Th. Römer et M. Bürki [éd.], *Comment devient-on un prophète ?*, OBO 265, Fribourg/Göttingen, 2014, p. 23-33).

– p. 74 n. 22 : le « protocole des devins » (M.13091 est à citer comme ARM 26/1 1) ne concerne que les devins-*bârû* (l. 13, 14, 25, 28). Il ne porte pas sur « any oracles, visions, omens, etc. », mais seulement sur les consultations hépatoscopiques.

– p. 75 n. 29 : à propos des communications directes entre les prophètes et le roi, on ne peut se contenter d'affirmer : « there is no reason not to believe that such direct communication did take place. » Les cadeaux offerts aux prophètes constituent une preuve positive.

– p. 77, l'A. développe une thèse originale sur la différence entre Alep et Babylone. Il remarque en effet que l'on a des prophéties originaires d'Alep adressées à Zimri-Lim, mais rien de tel venant de Babylone. Il propose d'expliquer cette dissymétrie ainsi : « Adad (of Aleppo) is the god of Zimri-Lim's father-in-law and overlord, his *abu* ('father') in the diplomatic language of the time, whereas Hammurapi of Babylon was an *abu* ('brother'), a king regarded as having equal power and standing. » Une telle conclusion est à oublier, car l'A. ne tient pas compte du fait que les prophéties d'Addu d'Alep ont été adressées à Zimri-Lim... sous le règne de Hammu-rabi, le fils de Yarim-Lim, donc beau-frère du roi de Mari (la lecture de FM 5, p. 229-230, aurait permis d'éviter une telle erreur).

– p. 78 : « There might be a form of prophecy in Mari in which oracles were solicited. However, no evidence for this can be found in the texts. » Il aurait alors fallu réfuter ce qui est écrit dans FM 6 p. 18-22.

– p. 79 et n. 46 : à propos de l'incubation, il aurait fallu citer l'article de J.-M. Durand, « Itûr-Mêr, dieu des serments », dans S. Lafont (éd.), *Jurer et mau-*

*dire : pratiques politiques et usages juridiques du serment dans le Proche-Orient ancien*, Méditerranées 10-11, 1997, p. 57-69.

– p. 82 : on est surpris que l'A. puisse supposer que Moran se soit grossièrement trompé dans l'analyse grammaticale d'une forme verbale : en fait, c'est lui qui ignore que *lizakkû* est l'optatif D de *zakûm*<sup>18</sup> ! Sa proposition concernant ARM 26/2 204 (un sujet *têrêtum* sous-entendu) est invalidée par ARM 26/1 215, plus explicite : (22) *i-na-an-na a-nu-um{ma}-ma* (23) *et-qa-am ša qa-qa-di-šu* (24) *û sí-sí-ik-ta-šu a-na še-er be-lí-ia* (25) *û-ša-bi-la-am be-lí l[i]-za-ak-ki*, que J.-M. Durand avait justement traduit : « (22) Maintenant, (25) j'ai fait porter (24) chez mon Seigneur (23) une touffe de sa tête (24) et sa cordelette. (25) Que mon Seigneur fasse le sacrifice de purification ! » Pour *zakkûm* avec un accusatif, voir ARM 26/2 542 : (15) DINGIR *ša be-lí-ia h[a-ra-nam]* (16) *li-za-ak-ki-ma* ; mais dans l'emploi du verbe à propos de *šartum* et *sissiktum*, il n'y a jamais de complément.

– p. 85 : le commentaire de ARM 26/1 217 est à oublier, car l'A. croit (on se demande bien pourquoi) que Itur-Asdu est « the Mariote ambassador at the court of Yarim-Lim, king of Yamḥad ».

Le titre du cinquième chapitre trahit l'absence d'un plan élaboré : « Further aspects of Old Babylonian prophecy » (p. 87-96). L'A. y traite rapidement de sujets qui n'ont pas été précédemment abordés : les divinités au nom de qui parlent les prophètes ainsi que la répartition géographique et chronologique des prophéties. Il termine avec une section sur « the Workings of Prophecy », où il souligne la difficulté de l'étude du prophétisme, faute de mot akkadien correspondant dans les textes anciens. On peut prolonger sa réflexion : l'existence d'un éventuel *\*âpilûtum* comme terme désignant le prophétisme est difficile à imaginer. Il faut rappeler que le terme de *bârûtum* ne correspond pas exactement à notre abstrait « divination » en tant que discipline : le mot désigne la technique que le devin a apprise (comme le montre A.2583 [ARM 26/1, p. 63 n. 314]) et qu'il pratique (ARM 26/1 108 : 16)<sup>19</sup>. Il y aurait donc une contradiction à parler de « technique du prophète », puisque le prophétisme ne peut exister que comme manifestation spontanée, le dieu parlant par l'intermédiaire d'un homme qu'il choisit.

– p. 91 : pour les prophéties du temps de Samsi-Addu, il aurait fallu rappeler le texte de Chagar Bazar III 176 (paru en 2008).

Le chapitre 6 est une conclusion de 3 pages, où l'A. résume les points qui lui paraissent les plus importants : la traduction d'*âpilum* par « spokesperson », la distinction entre prophètes professionnels et occasionnels (les *muhhû* rentrant dans la seconde catégorie), le fait que *šuttum* désigne un rêve et non une vision. On est bien surpris par cette affirmation (p. 99) : « there are only three cases in Mari in which a prophet claims to have been sent out of around fifty prophetic texts, indicating that the Mariote prophets

18. « Moran's translation, 'declare clean', would require either a *verbum dicendi* or at least a D-stem. »

19. Un exemple supplémentaire figure dans un contexte cassé en ARM 26/1 165 : 3". La restitution de ARM 26/1 138 : 10 n'est pas assurée.

in general and professional prophets did not regard themselves as being sent. » Curieux raisonnement... L'A. finit en rappelant que d'après lui il n'existait pas de « prophétie cultuelle » : pourtant, les prophètes étaient bel et bien rattachés à des divinités et les prophéties étaient souvent émises dans un temple. L'A. réitère son opinion sur l'absence de groupes de prophètes ; on a vu ci-dessus ce qu'il fallait en penser (*ad p.* 67). On s'étonne pour terminer que le contenu même des prophéties n'ait pratiquement pas été abordé : on ne saurait définir le prophétisme sans examiner à quoi ont trait les prophéties...

La deuxième partie du livre, consacrée à la prophétie dans les sources néo-assyriennes, est beaucoup moins détaillée que la première (seulement 50 pages). L'essentiel à relever est le refus de l'A. de suivre S. Parpola, qui considère que *raggintu* et *mahhû* sont deux mots différents pour désigner la même catégorie de prophète. Pour lui, *raggintu* est l'équivalent de l'*âpilum* OB (idée déjà avancée par P. Villard dans Villard 2001, p. 66), tandis que *mahhû* est, comme le *muhhûm* OB, un extatique qui peut à l'occasion prophétiser.

La troisième partie est une présentation du prophétisme dans la Bible hébraïque, qui tient en 45 pages ; si l'on ne compte pas introduction et conclusion, elle ne comporte qu'un chapitre intitulé « The Messengers » (ch. 13, p. 157-200). La question de l'étymologie du terme *nabî'* conduit l'A. à traiter dans cette partie des textes d'Ebla (p. 159-160) et surtout d'Emar (p. 161-167) ; l'A. récuse l'idée que les textes d'Emar attestent l'existence de prophétisme. Pour lui, « the *munabbiāti* [sic] were femal priests who invoked the dead, whereas the *nabî* were religious specialists who were 'invoked/authorised' to do something » (p. 166). Il examine ensuite le témoignage des ostraca de Lachish (p. 167-171) avant d'aborder la Bible.

La quatrième partie est consacrée à la comparaison en elle-même (p. 205-227). Au chapitre 15, l'A. traite successivement 8 thèmes : les groupes de prophètes, la prophétie cultuelle, le lien entre musique et prophétie, l'intercession, les prophètes-femmes, la transmission de la prophétie, les divinités au nom de qui parlent les prophètes, le motif de l'envoi. Inévitablement, on revient sur des textes qui ont déjà été étudiés dans les trois parties qui précèdent ; à l'occasion, des textes sont traités là qui auraient dû l'être plus haut, comme FM 3 2 (p. 212-213).

La conclusion achève de mettre le lecteur mal à l'aise : « We have seen that there are substantial similarities between all three cultures, but that there are also important differences » (p. 229). Qu'il y ait une culture paléo-babylonienne ou une culture néo-assyrienne, assurément ; mais peut-on parler de la même manière de « culture biblique » ? Voilà un point très douteux. On pourrait parler de la culture des royaumes d'Israël et de Juda à l'Âge du Fer, mais cette approche n'est pas celle retenue par l'A. Il a en fait choisi de comparer les réalités historiques du prophétisme d'après les sources paléo-babyloniennes et néo-assyriennes avec l'image du prophétisme telle qu'elle apparaît dans la Bible.

Bref, voilà une thèse de plus dont la publication sous forme d'un ouvrage ne s'imposait pas. Mais quelques articles ne valent pas autant qu'un livre, les

candidats à un poste universitaire le savent : quand donc les jurys de nos institutions changeront-ils leurs critères de sélection ?

D. CHARPIN

C. Waerzeggers, *The Ezida Temple of Borsippa: Priesthood, Cult, Archives*, Achaemenid History 15, Leyde, 2010.

Beaucoup de livres en assyriologie sont conçus davantage pour être consultés que pour être lus de bout en bout : tel n'est pas le cas du présent ouvrage. Si j'ai souhaité en rendre compte, c'est qu'il m'a immédiatement paru qu'il devait intéresser un public beaucoup plus large que les spécialistes du néo-babylonien : sa lecture approfondie ne m'a pas déçu<sup>20</sup>. L'ouvrage est organisé en deux grandes parties : une synthèse intitulée « The priesthood and the cult » (p. 1-362), suivie par l'édition commentée de 221 textes des « archives of the priests » jusqu'à présent inédits (p. 363-743).

La première partie est divisée en 9 chapitres. Ils auraient pu être regroupés en trois sections : la première contient une description générale du culte dans l'Ezida (ch. 1-3), la deuxième est consacrée à quatre catégories particulières de prêtres (ch. 4-7) et la troisième au problème général des revenus et contributions du clergé (ch. 8-9). L'introduction (p. 3-32) présente la ville de Borsippa, le temple de l'Ezida, voué au dieu Nabu, les archives à notre disposition et pour finir le panthéon de la ville. Le ch. 1 est consacré à une présentation générale du clergé de Borsippa (p. 33-76). Le ch. 2 s'intéresse plus particulièrement aux prébendes et aux familles de prébendiers (p. 77-109). Au ch. 4 (p. 111-152) est dressé un tableau du culte, avec son rythme quotidien, mais aussi ses fêtes mensuelles ou annuelles, ainsi que d'autres fêtes au caractère irrégulier. On passe ensuite à une section étudiant en détail les quatre prébendes les mieux documentées : celles de brasseur (ch. 4, p. 153-195), de boulanger (ch. 5, p. 197-249), de boucher (ch. 6, p. 251-271) et de bouvier (ch. 7, p. 273-300). La dernière section examine des questions de nature plus économique : la façon dont les prébendiers étaient rémunérés pour leurs services (ch. 8 *Task and income*, p. 301-326), et les contributions du clergé aux dépenses communes, sous forme de taxes ou de corvées (ch. 9 *Costs and taxes*, p. 327-353).

Les textes conservés documentent l'Ezida pendant un « long VI<sup>e</sup> siècle » (ca. 620 à 484), qui s'achève avec la reprise en main par Xerxès, d'où l'inclusion du livre dans la collection *Achaemenid History*. On remarquera le soin constant de l'A. de comparer la situation de l'Ezida à cette époque non seulement avec celle des temples contemporains (notamment l'Esagil de Babylone ou l'Eanna d'Uruk, d'importance comparable, ou l'Ebabbar de Sippar, plus petit), mais aussi avec celle des temples plus anciens ou plus récents.

20. On ne s'étonnera pas que dans cette recension je compare parfois la situation de l'Ezida de Borsippa au 1<sup>er</sup> millénaire avec celle de l'Ekišnugal d'Ur à l'époque paléo-babylonienne, auquel je me suis intéressé il y a plus de 25 ans.

Quelques remarques au fil des pages :

– p. 77 : l'A. souligne justement le fait que la plupart des études modernes mettent à tort l'accent sur l'aspect individuel de la possession des prébendes, au lieu de souligner le plus important : la mainmise par une famille. On peut ajouter que ceci résulte d'une illusion documentaire : le nombre de contrats de vente de prébendes. On pourrait se livrer à un calcul des transactions portant sur une fraction de jour pour calculer le pourcentage d'aliénation sur une génération.

– p. 83 et n. 376 : la bibliographie sur l'exercice du droit de rachat (notamment de prébendes) à l'époque OB est incomplète. Voir notamment E. Stone, *JESHO* 25, 1982, p. 50-70 et E. Stone & D. Owen, *Adoption in Old Babylonian Nippur and the Archive of Mannum-mešu-liššur*, MC 3, Winona Lake, 1991.

– p. 91-92 : les juristes se régaleront de l'analyse donnée sur l'adoption, qui dans ce cas également apparaît encore comme une vente déguisée. On retiendra la formule de conclusion : « the primary motivation behind adoption among priests may not have been the acquisition of a (legal) son, but of a (legal) father. »

– p. 155 et n. 646 : on trouve à Ur à l'époque OB *qablûm* pour qualifier une des trois divisions du mois en décade dans le cadre du tour de rôle des prébendiers (la première décade étant qualifiée de *mahrûm*, et la dernière de *warkûm*) : cf. *Le Clergé d'Ur*, p. 209 et 264-5.

– p. 212 : les archives NB montrent que *nuhatimmu* correspond à « boulanger » (*baker*), bien que ce type de prébendier ait aussi la charge d'offrir toutes sortes de fruits (p. 231). Le CAD avait traduit de façon plus large par « cook ». Ce qui compte en réalité, c'est l'utilisation d'un « four de boulanger », dans lequel on peut cuire d'autres choses que des céréales panifiées, y compris de la viande (cf. *NABU* 2014/14). On voit par ailleurs les *nuhatimmu* sous-traiter la production de la farine<sup>21</sup>.

La seconde partie contient l'édition de 224 textes dont 221 inédits, conservés au British Museum et issus des fouilles du XIX<sup>e</sup> siècle à Birs Nimrud<sup>22</sup>. Les textes ont été regroupés par catégories de prêtres : 1. brasseurs, 2. boulangers, 3. bouchers, 4. bouviers, la section 5 contenant des textes divers. Seul un choix de tablettes a fait l'objet de copies, qui sont parfois partielles ; en revanche, la (quasi-)totalité des tablettes est reproduite en photographie sur un CD-Rom qui accompagne l'ouvrage, ce qui est une très bonne formule. L'ensemble est précédé d'une table de concordance et suivi par des index très complets (manque seulement une liste des textes triés par ordre chronologique). Outre ces 224 textes, l'ouvrage contient de nombreuses références à d'autres inédits du BM, parfois cités partiellement dans les notes de

21. Le « dossier *iškaru* » qui montre l'organisation de la production de la farine est traité de manière très complète et intéressante (p. 214-228), mais à l'aide d'une soixantaine de textes restés inédits : qui va désormais publier une transcription de ces tablettes, intéressantes prises en groupe, mais individuellement plutôt ingrates ?

22. On ne peut que regretter avec l'A. (p. 20) que les 140 textes administratifs découverts par la mission autrichienne de Birs Nimrud en 1981 entre la *ziggurat* et l'*Ezida* n'aient toujours pas été publiés.

la première partie. Certains sont même cités intégralement (comme BM 28876 [p. 214-215] et BM 25677 [p. 220-221]).

Le «START-Project» *Economic History of Babylonia in the First Millennium BC* dirigé par M. Jursa a pris fin officiellement en 2008, et on en découvre encore les fruits : le travail de C. Waerzeggers qui a abouti à ce livre remarquable a en effet débuté en 2003-4 dans ce cadre (préface p. XV). Souhaitons pour finir qu'une base de données « ARCHIBAB-NB » puisse être réalisée sans tarder, de sorte que les richesses des documents d'archives néo-babyloniens (au sens large) puissent être plus facilement accessibles et exploitables, pour le plus grand profit de tous<sup>23</sup> !

D. CHARPIN

L. Graslin-Thomé, *Les échanges à longue distance en Mésopotamie au I<sup>er</sup> millénaire. Une approche économique*. Paris : De Boccard, 2009.

Diese Studie ist eine der im Bereich der Altorientalistik eher seltenen Arbeiten, die einen explizit theoretischen Ansatzpunkt haben. Die Autorin möchte den heuristischen Wert unterschiedlicher Modelle und Zugänge der Wirtschaftswissenschaften und (allgemeinen) Wirtschaftsgeschichte für die Erforschung des Alten Orients, und konkret für ihr Thema des Fernhandels im ersten Jahrtausend, untersuchen. Dabei geht sie explizit pragmatisch vor (p. 12): Es soll vermieden werden, die Evidenz in das Prokustesbett einer einzigen umfassenden Theorie zu pressen.

Das Buch ist klar und übersichtlich geschrieben und gut dokumentiert. Es ist selten, daß man bei den herangezogenen Quellen zu seltsamen Ergebnissen kommen kann als die Autorin. So lautet z.B. CT 22 13, p. 198: „... hat geschrieben: Die Arbeit an den Gürteln von Šamaš und Bunene und für die Bekleidungszeremonie der Monate Addāru und Nisānu ist mangels (*il-la-a* ? = *ina lā*) *takiltu*-Wolle zum Stillstand gekommen. Man soll erheben ([*l*]\*-*mur*<sup>1</sup>\*-*ru-u* ?), wieviel [Wolle] für die Gürtel [und die Bekleidungszeremonie] der Monate ([*šá*\* *iti*\*<sup>1</sup>]) [Addāru und Nisānu fehlt ...]“. Die Sekundärliteratur ist in beeindruckender Gründlichkeit rezipiert worden.<sup>24</sup>

Der erste Abschnitt gibt einen Überblick über die Quellen, vor allem die Keilschriftquellen, zum Fernhandel im 1. Jt.; es folgt ein der Methodologie gewidmetes Kapitel, danach wird im Hauptteil der Arbeit die Evidenz für Fernhandelsprodukte und Handelsrouten präsentiert. Ergebnisse daraus zieht der zweite Hauptteil, der die den Austausch gestaltenden Institutionen (im Northschen Sinn des Wortes) zusammenfassend behandelt: Transaktionskosten und die Involvierung des Staates; Kaufleute und ihr Risiko bzw. ihr Gewinn. Die Zusammenfassung weist auf die Limitationen eines solchen Zugangs und auf die Möglichkeit eines dazu komplementären mentalitätsgeschichtlichen Ansatzes hin, der auch die

23. Voir l'annonce de la *NaBuCCo database* dans <http://blog.greatermesopotamia.be/#post23> (mais qui ne comprend pas encore l'intégration des textes eux-mêmes).

24. P. 516 (Bibliographie) und öfter: der Name S. Zadzakis wird konsequent falsch geschrieben.

Entwicklung von neuen Rationalitätstypen in der Achsenzeit in Betracht ziehen könnte.

Der Überblick über die Keilschriftquellen ist archiv- und typenorientiert; insbesondere die spätbabylonischen Tempelarchive finden ausführliche Behandlung. Detailliert werden die einschlägigen Texte kommentiert, die Oppenheim (1967 [nicht 1969]) zusammengestellt hat (p. 38ff.) und die die Beschaffung von Fernhandelsgütern aus dem Westen (*eber nāri*) für Eanna betreffen. Graslin-Thomé präsentiert noch eine Reihe von zusätzlichen Texten aus dem Archiv, die in denselben Themenbereich fallen; einschließlich noch unpublizierten Materials ist das weitere Dossier noch deutlich größer.<sup>25</sup> Allerdings ergibt sich, daß die Perspektive des Eanna-Tempels (ebenso wie jene des Ebabbar-Tempels) in vielen Fällen nicht über Babylon hinausreichte, wo man die erwünschten Fernhandelsgüter finden konnte (Jursa 2010: 76f.): Die zentrale Bedeutung von Babylon als Umschlagpunkt für importierte Güter erklärt indirekt die Spärlichkeit der Informationen zum Fernhandel in den Tempelarchiven der Provinzstädte Uruk und Sippar. Andere Textgruppen, die sich als ertragreich erweisen, sind neuassyrische Briefe und die Briefe aus dem sogenannten nippuräischen ‚Gouverneursarchiv‘ (OIP 114), sowie einige neuassyrische Königsinschriften. Die Autorin zieht (mit der gebotenen Vorsicht) auch biblische Texte wie das Tyros-Orakel Ez 27 und die außer-biblische nordwestsemitische Überlieferung heran.

Der folgende Abschnitt – ‚économie et histoire‘ – schafft den theoretischen Rahmen für alles Folgende. Methodologische Vorbemerkungen zum deduktiven und modell-geleiteten Vorgehen der Wirtschaftswissenschaften<sup>26</sup> leiten über zu einer tour d’horizon von klassischen Zugängen, Modellen und ‚großen Erzählungen‘, die für die Interpretation antiker Wirtschaften herangezogen wurden und werden. Die Autorin differenziert weberische, marxistische, ‚modernistische‘ und anthropologisch orientierte Modelle. Sie sieht eine wenig weitreichende und nur punktuelle Weber-Rezeption, hinsichtlich dessen Modells des patrimonialen Haushalts als wesentlichem Bauelement altorientalischer Gesellschaften sie eine daraus folgende marginale Rolle des Marktaustausches betont. Marxistischen (oder als solche bezeichneten) Zugängen wird etwas breiterer Raum eingeräumt. Dennoch würde man der Darstellung des liveranischen Modells des zweipoligen Wirtschaftssystems mit dem untergeordneten Sektor der haushalts- und dorfzentrierten Subsistenzwirtschaft und dem hegemonialen Sektor der ‚Palast‘-

Wirtschaft mit einem urbanen Zentrum (p. 109; s.a. z.B. Liverani 2011: 41ff.) nicht entnehmen, daß es sich hier um eine Variation des Modells handelt, das insgesamt den größten Einfluß für die Konzeptualisierung altorientalischer Wirtschaften innerhalb und außerhalb der Altorientalistik gehabt hat und wohl auch noch hat.<sup>27</sup> Im Bereich der ‚anthropologisch‘ orientierten Modelle beschäftigt sich Graslin-Thomé detailliert mit Polanyi sowie mit den hauptsächlichlichen Verfechtern seiner Sicht der (weitgehend) marktlosen Wirtschaften des alten Orients im Bereich der Assyriologie, Oppenheim und Renger (p. 109ff.). Die Autorin ist hier und auch sonst öfter in ihrer Arbeit bemüht, angesichts der vielfältigen Kritik, die von theoretischer ebenso wie von empirisch-historischer bzw. philologischer Seite gegen Polanyi vorgebracht worden ist, den bleibenden Beitrag seiner Arbeit zum Verständnis des antiken Wirtschaftens herauszustreichen. Unter der Rubrik der modernistischen Zugänge schließlich finden sich North und der Neo-Institutionalismus, aber auch van Driel (insbesondere sein *Elusive Silver*, 2002), Silver, Postgate und Rez.<sup>28</sup> Die Autorin betont im Anschluß an J. Maucourant tatsächliche oder vermeintliche Schwächen des institutionellen Zugangs Northscher Prägung. Hier wäre es vielleicht nützlich gewesen, ausführlicher auf den weiteren Kontext der sich auf die *New Institutional Economics* beziehenden wirtschaftsgeschichtlichen Zugänge (einschließlich der quantifizierenden *New Economic History*) zu verweisen, etwa im Bereich der Alten Geschichte auf die Arbeiten von D. Kehoe (z.B. Frier und Kehoe 2007) und, für die Frühe Neuzeit, auf das Œuvre von Sh. Ogilvie (z.B. Ogilvie 2007). Hier zeigt sich das beträchtliche Potential und die Flexibilität des Institutionellen Zugangs, insbesondere wenn, wie bei Ogilvie, das Politische und die Rolle von Eliten bei der Institutionenbildung konsequent und historisch präzise fokussiert werden. Dieser Abschnitt schließt mit Überlegungen, die von einer Prämisse ausgehen, hinsichtlich der man der Autorin grundsätzlich nur beipflichten kann: Es seien Modelle anzustreben, die den spezifischen Umständen des 1. Jt.s v. Chr. Rechnung trügen – die Spezifität der sozio-ökonomischen Verhältnisse der mesopotamischen Eisenzeit in Relation zur Späten Bronzezeit ist sicher nicht immer genügend gewürdigt worden. Graslin-Thomé verweist auf einen zu beobachtenden Rationalisierungsprozeß in Anschluß an Weber und Jaspers, der einen Schlüssel zu den Besonderheiten dieser Periode darstellen könnte.<sup>29</sup> So sehr man aber diese Überlegungen und den synchronen Ansatz grundsätzlich begrüßen muß, wäre es im gegebenen Kontext dennoch nützlich gewesen, der

25. So ist z.B. NCBT 644 ein weitgehendes Duplikat zu TCL 12, 84 (p. 40); BM 114512 und BM 114546 (u.a.) sind weitere Texte zum Handel in *eber nāri* mit detaillierten Angaben zur Finanzierung des Handels und zu den Handelsgütern (vgl. p. 44ff.). BM 113479 ist eine Quittung für eingehende Fernhandelsgüter, die u.a. von dem Absender von BIN 1, 4 nach Uruk gebracht worden sind. K. Kleber bereitet eine Arbeit zum institutionellen Fernhandel auf der Basis dieses Materials vor.

26. Auf die fundamentale Bedeutung der Quantifikation für die Überprüfung von ökonomischen Modellen geht die Autorin kaum ein, wohl weil sich die Frage nach quantifizierenden Aussagen bei ihren Quellen nicht stellt. Dies hat Implikationen für die Arbeit als Ganzes; s. unten.

27. Die dem institutionellen bzw. redistributiven Sektor zugeschriebene dominante Stellung bringt Finley (1992: 28) in seiner *Ancient Economy*, deren Einfluß in den letzten Jahrzehnten beträchtlich war, dazu, die grundsätzliche Trennung der altorientalischen von den griechisch-römischen Wirtschaften einzumahnen.

28. Jursa 2010 teilt eine Reihe von Fragestellungen mit Graslin-Thomé's Buch (das nicht mehr in die Publikation eingearbeitet werden konnte), versucht sie aber anhand anderer Quellen (zum inner-babylonischen Austausch) zu beantworten.

29. Sie nimmt diesen Punkt in der Zusammenfassung wieder auf, dazu s. unten.

altassyrischen Evidenz deutlich mehr Raum für komparative Zwecke einzuräumen.<sup>30</sup> Wenn aus dem mit weitem Abstand reichsten Dossier zum Fernhandel im Alten Orient – das vielfach eine ‚modernistische‘ Interpretation nahelegt (vgl. Veenhof 1997) – nichts für das erste Jahrtausend zu lernen ist – was Rez. nicht glaubt – wäre es interessant gewesen, diesen Nachweis explizit zu führen.

Im zweiten Teil des ‚Theoriekapitels‘ (p. 131ff.) behandelt Graslin-Thomé, ganz in polanyischer Tradition, anhand der Sekundärliteratur und ausgewählter Quellen die verschiedenen Modi der Güterallokation (unter dem Titel „quelques mots clés“): Autokonsumation, Reziprozität, Tausch (einschließlich der Verwendung von Silber als Buchgeld bzw. Wertmaßstab), Geschenk, Redistribution und Marktaustausch. Hinsichtlich der beiden letztgenannten Konzepte kann die Darstellung, ohne daß man das der Autorin angesichts ihrer Ziele zum Vorwurf machen könnte, die Komplexität und den Reichtum insbesondere der neubabylonischen Quellen nicht ausschöpfen. Rez. hat andernorts dafür plädiert, dem Kontrakt- und Markt-basiertem Austausch in Babylonien im langen sechsten Jahrhundert eine zentrale Rolle zuzuschreiben.<sup>31</sup> Die Diskussion des Marktaustausches (p. 148ff.) hätte möglicherweise von einer Perspektive profitieren können, die sich weniger stark an Polanyi angelehnt und z.B. Ansätze aufgegriffen hätte, wie sie P. Bang (2006, 2008) vertritt: Seine ‚Bazar-Ökonomie‘ kommt, wie uns scheint, dem Verständnis Graslin-Thomé’s in manchen Aspekten nahe (z.B. p. 162f.). Die Existenz als solche eines Marktes nach den üblichen Definitionen kann jedenfalls für Agrargüter in Babylonien ab dem 7. Jh. m.E. nicht mehr in Frage gestellt werden. Daß z.B. die Güterpreise der Astronomischen Tagebücher (vgl. p. 155f.) nur einen durch Angebot- und Nachfrage gesteuerten Markt reflektieren können, ist seit den Arbeiten von Vargyas (2001), Temin (2002) und van der Spek und Mandemakers (2003) evident; spätere Forschungen, insbesondere im Rahmen des von R.J. van der Spek geleiteten einschlägigen Forschungsprojekts an der Universität Amsterdam, haben dies unter anderem durch den statistischen Nachweis des ‚random walk‘ der Preise erhärtet

30. Kaniš kommt fünfmal im Index vor; aber an keiner der zitierten Stellen bekommt die Leserin eine wirkliche Vorstellung vom altassyrischen Fernhandel; p. 435 wird Polanyis Lesart der (ihm vorliegenden) altassyrischen Evidenz vorgestellt, ohne daß klargestellt wird, wie sehr sich dieses Feld (in eine ganz andere Richtung) weiterentwickelt hat (z.B. Veenhof 2008, 2010, Dercksen 2004)

31. Jursa 2010; zum ‚Rationensystem‘ – das primär als ein System von Naturallöhnen zu verstehen ist (vgl. p. 143 Anm. 192) – s. Janković 2008 und Jursa 2008. – Zu p. 145 Anm. 198: Die eher nebenbei gemachte Bemerkung, die „économie achéménide“ sei wesentlich stärker zentralisiert als die neuassyrische und neubabylonische Wirtschaft, sollte man in dieser generellen Form nicht so stehen lassen. Wenn mit „achämenidischer Wirtschaft“ die Wirtschaft Babylonien unter den (ersten) persischen Herrschern gemeint ist, dann kann zwar gezeigt werden, daß die dem Staat geschuldeten Steuer- und Dienstleistungen insbesondere unter Darius deutlich angestiegen waren, deren Extraktion war aber keinesfalls besonders zentralisiert, sondern wurde im Gegenteil in dezentraler Weise lokalen babylonischen Institutionen und Individuen übertragen.

(zuletzt Pirngruber 2012). Die Frage, die sich nunmehr diesbezüglich primär stellt, ist jene nach der relativen Effizienz der Marktmechanismen und nach dem Grad der Integration der lokalen Märkte (van der Spek [in Druck]).

Handelsgüter und Handelswege werden p. 181ff. behandelt: Textilien und für die Textilverarbeitung notwendiger Güter, wie Beizen und Farben; Hölzer, einschließlich der aromatischen Koniferen;<sup>32</sup> Metalle; Steine und Edelsteine und andere Materialien aus dem Bereich der Prestigeüter; schließlich Pferde, Wein und andere Lebensmittel. Daraus entwickelt Graslin-Thomé eine Darstellung der Handelsrouten und ihrer diachronen Entwicklung (p. 285ff.). Diese beiden außerordentlich reichhaltigen Kapitel können hier nicht, oder nur punktuell, besprochen werden. Bei den Handelsgütern könnte man speziell aus dem sechsten Jahrhundert viele Belege nachtragen, dies würde aber das von Graslin-Thomé rekonstruierte Bild nicht grundlegend ändern. Hinsichtlich der Entwicklung der Handelsrouten sei nunmehr besonders auf Tolini (2011) verweisen, wo man eine sehr gute Zusammenfassung der perserzeitlichen Dokumentation findet, anhand derer man die Verschiebung der geographischen Perspektiven nach 539 v.Chr. sehr schön fassen kann. Insgesamt fehlt der Hinweis auf die überragende Rolle Babylons als zentraler Knotenpunkt der Babylonien durchlaufenden Verkehrswege, einschließlich der entscheidenden Nord-Südroute, die das Meerland im Süden über Opis<sup>33</sup> mit dem syrisch-levantinischen Raum verbindet (Jursa 2010: 62ff.). Wie schon oben erwähnt, reicht der Blickwinkel des institutionellen ‚Fernhandels‘ in Uruk und Sippar de facto oft nur bis Babylon (ibid. p. 76f.). Eine in die gleiche Richtung weisende Beobachtung kann man anhand von Graslin-Thomé’s nützlicher Synthese der Entwicklung der Kamel-Karavanenrouten machen (p. 299ff.: ein gutes Beispiel für ihre Methodologie). Es ist charakteristisch, daß zwar öfter Araber, sehr selten aber Kamele in der babylonischen Dokumentation vorkommen: Immer wieder zeigt sich, daß der Fokus dieses Materials primär auf die einheimische, seßhafte Bevölkerung gerichtet ist und die Präsenz anderer Gruppen nur insoweit bezeugt, als es Interaktion mit dem babylonischen Sektor der Gesellschaft gibt; andere, für Nicht-Babylonier typische bzw. für Babylonier untypische Lebensstile und Erwerbsformen sind daher systematisch unterdokumentiert.<sup>34</sup> Zu diesen für den

32. *murru* ist in der Regel wohl nicht die Myrrhe, pace p. 222; s. RLA 9 s.v. Myrrhe B. Für eine Liste der in Babylonien gehandelten Aromata mit Preisen s. Jursa 2009.

33. Von Graslin-Thomé zutreffend als wichtiger Knotenpunkt identifiziert: p. 336.

34. Es ist also ganz untypisch, wenn man in OECT 10, 388 liest: „[Das K]amel [meines Herrn] hat mir gefallen, aber (obwohl) ich (hier danach) suche, gibt es kein Kamel für Silber (zu kaufen). Mein Herr möge daher ein (Kamel), das dem Kamel meines Herr gleich, das hier ist, nach Wahl meines Herrn, ob (nun) [guter] oder schlechter Qualität, schicken, damit man (es) mir gibt. Ich will (dann) den Kaufpreis in Silber jemandem geben, der meinem Herrn zusagt“ (Übersetzung nach Kollation des Originals). Das Transportmittel der Wahl babylonischer Händler ist neben dem Schiff üblicherweise der Esel. Die Implikationen des stark ethnozentrischen Charakters der erhaltenen babyloni-

babylonischen Sektor der Gesellschaft untypischen Erwerbsformen gehört nun deutlich auch der Fernhandel, im Gegensatz zum lokalen und interregionalen Handel; dies erklärt die lückenhafte Evidenz und letztendlich die Unmöglichkeit, ein wirklich kohärentes Bild dieses Sektors der Wirtschaft mit den Keilschriftquellen zu zeichnen.<sup>35</sup>

Diese grundsätzliche Schwierigkeit begleitet auch den letzten Hauptteil des Buchs (p. 339ff.), „ein institutioneller Zugang“ zu den interessierenden Formen wirtschaftlichen Austausches. Es geht Graslin-Thomé zunächst, ganz nach der Northschen Schule, um Transaktionskosten, insbesondere um die Art und Weise, welchen Einfluß staatliches Agieren auf dieselben hat: Besprochen werden internationale Verträge, Recht und Rechtssicherheit, Maßsysteme, Besteuerung und die Frage, wieweit – im assyrischen Reich – von Handelspolitik bzw. staatsgeleitetem Handel die Rede sein könne. Die Überlegungen sind in verschiedener Weise theoriegeleitet und anregend; man wünschte nur, daß es die Möglichkeit zu einer wertenden Gewichtung der unterschiedlichen Zugänge auf der Basis quantifizierbarer Daten gäbe – deren Fehlen ist natürlich nicht der Autorin anzulasten.<sup>36</sup> Es wäre freilich interessant zu sehen, welches Ergebnis die Autorin erreichen könnte, trüge sie ihr methodisches Instrumentarium z.B. an das von Dercksen (2004, 2007) gebotene altassyrische Material heran, das für einen quantifizierenden Zugang im Sinne der Northschen *New Economic History* durchaus nicht ungeeignet wäre. – Anschließend bespricht die Graslin-Thomé die Figur des Händlers – oft, aber nicht immer, ein *tamkāru*: Diesem Wort entspricht im 1. Jt., wie sie sagt, keine „réalité cohérente“ (p. 381). Auch hier kann man die letztendlich undeutliche Quellenlage beklagen, die z.B. nicht immer eine Scheidung zwischen königlichen und nicht-königlichen Kaufleuten ermöglicht. Klar ist jedenfalls, daß im babylonischen Bereich professionelle Kaufleute in der Regel nicht aus dem Bereich der traditionellen städtischen Oberschicht babylonischer Herkunft und Sozialisierung entstammen und daß in vielen Fällen ein nicht-babylonischer ethnischer Hintergrund gegeben ist (s.a. Jursa 2010: 580ff.). Graslin-Thomé ist sicherlich recht zu geben, daß die Kaufleute als Träger eines Risikos zu sehen sind, wie es die neoklassische Theorie (etwa gegen Polanyis Vorstellung des marktlosen administrierten Handels) postuliert. Ihre Bezugnahme auf spieltheoretische Ansätze (p.

schen Dokumentation werden in der Arbeit m.E. unterschätzt.

35. Nur acht spätbabylonische Privatarchive bezeugen Fernhandelsaktivitäten (Jursa 2010: 224f.; vgl. Graslin-Thomé, p.395f.). Das heißt natürlich nicht, daß der Fernhandel ein aramäisches Monopol gewesen sei, wie Graslin-Thomé zu Recht betont (p. 418ff.); das nicht-babylonische Segment unter den Fernhändlern war aber sicherlich bedeutend. Die zunehmende Stereotypie und Petrifizierung des babylonischen geographischen Vokabulars (Joannès 1997) deutet in dieselbe Richtung.

36. Polanyi (und Dahomey, p. 377ff.) kommen ebenso ausführlich zu ihrem Recht wie North. Manchmal wünscht man sich pointiertere Stellungnahmen bei den detaillierten Paraphrasen der Literatur. Die Benutzerin des Buchs sei zu mehreren der in diesem Abschnitt behandelten Fragen auf Radner 2004 und 2007 verwiesen.

413ff.) ist anregend; dergleichen kann sicherlich einen wichtigen Beitrag auch zur mesopotamischen Wirtschaftsgeschichte leisten – wie andere Aspekte der *behavioral economics*<sup>37</sup> – aber auch hier hätte man sich gewünscht, den potentiellen Ertrag des Zugangs anhand aussagekräftiger Quellen etwa zum Fernhandel des 2. Jt.s oder zum innermesopotamischen Austausch des 1. Jt.s, exemplifiziert zu sehen. Für die Überlegungen der Autorin zur Praxis des Handels und zur Frage des Profits gilt *mutatis mutandis* dasselbe.<sup>38</sup>

In der abschließenden *conclusion* zieht Graslin-Thomé ein Resümee, in dem sie u.a. für einen mentalitätsgeschichtlichen Zugang plädiert, der möglicherweise die aus den nur begrenzt tauglichen Rationalitätskonzepten der Neoklassischen Theorie resultierenden Beschränkungen überwinden könne; sie bezieht sich insbesondere auf das Jaspersche Konzept der Achsenzeit, das einen entsprechenden Ansatz biete. Rez. kann insbesondere Graslin-Thomé's Verweis auf Weber in diesem Zusammenhang viel abgewinnen (Jursa und Hackl [in Druck]). Es ist sicher richtig, daß nicht alle wirtschaftlichen Akteure im ersten Jahrtausend mit demselben Modell beschrieben werden können (p. 443) und daß in dieser Zeit ökonomische Innovationen erscheinen, die man als – vergleichsweise – ‚modern‘ bezeichnen kann. Rez. würde hier aber z.B. lieber auf die Monetarisierung auch des lokalen Austausches im Babylonien des 6. Jhs verweisen. Ob gerade im Bereich des Fernhandels ein fundamentaler Wandel beobachtbar ist, wäre noch zu zeigen (s. auch Anm. 37).

Rez. hat aus diesem Buch viel gelernt und viele Anregungen erhalten. Die vorstehenden Beobachtungen resultieren in den meisten Fällen aus solchen methodischen Anregungen: Die Relevanz der Fragen, die die Autorin stellt, und die Tauglichkeit der Methode stehen außer Frage. Man würde sich allenfalls wünschen, daß die Autorin die Gelegenheit finden wird, ihre Methoden und Zugänge anhand von ergiebigeren Quellen als sie zur Verfügung hatte, seien es altassyrische Händlerarchive oder die spätbabylonische Dokumentation zum inner-babylonischen Austausch, zu erproben. Hier bleibt nur, ihr zu einem beeindruckenden Buch zu gratulieren.

## BIBLIOGRAPHY

Bang, P.F. 2006. „Imperial Bazaar: towards a comparative understanding of markets in the Roman Empire“, in: P.F. Bang *et al.* (Hrsg.) *Ancient Economies, Modern Methodologies. Archaeology, comparative history, models and institutions*, Bari: 51-88.

37. Die die Vorstellung eines objektivierbar rationalen (nutzenmaximierenden) Verhaltens eines universellen *homo oeconomicus* weitgehend untergraben haben, womit u.a. die polanyische Vorstellung des grundsätzlichen qualitativen Gegensatzes zwischen kulturungebundenem Handeln auf dem Markt und dem kulturgebundenem (*embedded*) marktlosen Austauschformen und damit auch die Basis für die p. 443 postulierte teleologische Entwicklung vom „alten“ sozial gebundenen ökonomischen Akteur zum „modernem“ freien Individuum fraglich werden. S. z.B. Kahneman 2012: 269ff.

38. Die Bedeutung des silberbasierten Austausches sowohl im institutionellen als auch im privaten Bereich wird m.E. p. 434ff. deutlich unterschätzt: Jursa 2010: 500ff.

- Bang, P.F. 2008. *The Roman Bazaar. A comparative study of trade and markets in a tributary empire*, Cambridge.
- Dercksen, J.G. 2004. *Old Assyrian Institutions*. Leiden: NINO.
- Dercksen, J.G. 2007. „Die altassyrischen Handelsabgaben in Nordmesopotamien und Anatolien im 19.-18. Jh. v.Chr. in Verträgen und Praxis“, in: H. Klinkott et al. (Hrsg.), *Geschenke und Steuern, Zölle und Tribute. Antike Abgabenformen in Anspruch und Wirklichkeit* (Leiden: Brill), 187-211.
- Frier, B. W., and D. P. Kehoe 2007. “Law and Economic Institutions,” in Scheidel, W. I. Morris, and R. Saller, eds., 2007. *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*. Cambridge: 113-43.
- Janković, B. 2008. “Travel provisions in Babylonia in the first millennium BC,” in: P. Briant et al. (Hrsg.), *L'archive des Fortifications de Persépolis. État des questions et perspectives de recherches* (Paris), 429-64.
- Joannès, F. 1997. “Le monde occidental vu de Mésopotamie, de l'époque néo-babylonienne à l'époque hellénistique,” *Transeuphratène* 13, 141-53.
- Jursa, M. 2008. “The Remuneration of Institutional Labourers in an Urban Context in Babylonia in the First Millennium BC,” in: P. Briant et al. (Hrsg.), *L'archive des Fortifications de Persépolis. État des questions et perspectives de recherches* (Paris), 387-427.
- Jursa, M. 2009. “Die Krallen des Meeres und andere Aromata,” in: W. Arnold et al. (Hrsg.), *Philologisches und Historisches zwischen Anatolien und Soqatra: Analecta Semitica in Memoriam Alexander Sima* (Wiesbaden: Harrassowitz), 147-80.
- Jursa, M. 2010. *Aspects of the Economic History of Babylonia in the First Millennium BC: Economic Geography, Economic Mentalities, Agriculture, the Use of Money and the Problem of Economic Growth* (Alter Orient und Altes Testament 377), Münster: Ugarit-Verlag (with contributions by J. Hackl, B. Janković, K. Kleber, E. E. Payne, C. Waerzeggers & M. Weszeli).
- Jursa, M. und J. Hackl (in Druck [2013]). “Rhetorics, Politeness, Persuasion and Argumentation in Late-Babylonian Epistolography,” in: S. Procházka, L. Reinfandt und S. Tost (Hrsg.), *Official Epistolography and the Language(s) of Power. Proceedings of the 1<sup>st</sup> International Conference of the NFN Imperium and Officium (Vienna 2010)*. Wien: Österreichische Akademie der Wissenschaften, 141-156.
- Kahneman, D. 2012. *Thinking, Fast and Slow*. London: Penguin Books.
- Liverani, M. 2011. *Antico Oriente. Storia società economia*. Rome and Bari: Laterza.
- Ogilvie, Sh. 2007. “‘Whatever is, is right’? Economic institutions in pre-industrial Europe”, *Economic History Review* 60, 4: 649-84.
- Pirngruber, R. 2012. *The Impact of Empire on Market Prices in Babylon in the Late Achaemenid and Seleucid periods, ca. 400-140 B.C.* PhD Dissertation, VU Amsterdam
- Radner, K. 2004. “Assyrische Handelspolitik: Die Symbiose mit unabhängigen Handelszentren und ihre Kontrolle durch Assyrien”, in: R. Rollinger and C. Ulf (eds), *Commerce and Monetary Systems in the Ancient World: Means of Transmission and Cultural Interaction* (Wiesbaden), 152-169.
- Radner, K. 2007. “Abgaben an den König von Assyrien aus dem In- und Ausland”, in: H. Klinkott et al. (Hrsg.), *Geschenke und Steuern, Zölle und Tribute. Antike Abgabenformen in Ansrpuch und Wirklichkeit* (Leiden: Brill), 213-230.
- van der Spek, R. J. et al. (Hrsg.) *A history of Market Performance from Ancient Babylonia to the Modern World*, London: Routledge [in Druck: 2013].
- van der Spek, R.J. und C.A. Mandemakers, 2003. “Sense and Nonsense in the Statistical Approach of Babylonian prices,” *BiOr* 60, 521-37.
- Temin, P. 2002. “Price Behaviour in Ancient Babylon,” *Explorations in Economic History* 39, 49-60.
- Tolini, G. 2011. *La Babylonie et l'Iran. Les relations d'une province avec le cœur de l'empire achéménide (539-331 avant notre ère)*. Dissertation, Université de Paris I, Paris.
- Vargyas, P. 2001. *A History of Babylonian Prices in the First Millennium BC. 1. Prices of Basic Commodities* (HSAO 10). Heidelberg.
- Veenhof, K.R. 1997. “‘Modern’ Features in Old Assyrian Trade,” *JESHO* 40, 336-66.
- Veenhof, K.R. 2008. “The Old Assyrian Period”, in M. Wäfler (Hrsg.), *Annäherungen 5, Mesopotamien. The Old Assyrian Period, part I*. (Orbis Biblicus et Orientalis 160/5). Fribourg und Göttingen: Academic Press/Vandenhoeck und Ruprecht, 13-263.
- Veenhof, K.R. 2010. “Ancient Assur: The City, its Traders, and its Commercial Network,” *Journal of the Social and Economic History of the Orient* 53, 39-82.

M. JURSA